DÉPÔT LÉGAL
VAUCLUSE
N° 1089
1924

N° 60 — 10me Année. Septembre 1924
Prix : 1 fr. 50

FORTVNIO

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

Henri Fabre	Jean CAILLOL.
Poème	Marcel NALPAS.
L'Invasion russe	S. K.
A la manière de Léon Daudet	Jean PHILIPPON.
Stuart Marill et ses premiers poèmes	Gabriel GROS.
L'Allée pensive (roman)	Marcel NALPAS.
Les Livres	Gabriel d'AUBARÈDE. Gaston MOUREN.
Revue des Revues	Gaston MOUREN.
La Peinture	HERREM.
Nos Editions	XXX.
Echos	XXX.

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :
10, Quai du Canal
MARSEILLE

N° 15. — 10me Année. Septembre 1924

FORTVNIO

Henri Fabre

La pompe officielle est venue violenter, l'autre jour, à Sérignan, la retraite bucolique où se barricada contre elle, sa vie durant celui qui écrivait, il n'y a pas vingt-cinq ans, avec une sorte de prescience ironique :

« ... Tandis que la gaminaille gambade autour d'un « feu de joie dont j'entrevois la réverbération sur le « clocher de l'église et que le tambour solennise de « quelques fla-fla l'ascension de chaque fusée, solitaire « en un coin obscur, dans la fraîcheur relative des neuf « heures, j'écoute le concert de la fête des champs, de « la fête des moissons, bien supérieure en majesté à « celle que célèbrent en ce moment, sur la place du « village, la poudre, les fagots allumés, les lanternes « de papier et surtout le rogomme... Ici même, dans « mon village, habituellement si paisible, la fête ne se « terminera pas, j'en mettrais la main sur le feu, sans « l'échange de quelques horions, assaisonnement obligé « d'une journée de liesse. Au plaisir, pour être bien « goûté, il faut, paraît-il, le piment de la douleur. « Ecoutons et méditons loin du tumulte. »

Ecoutons et méditons... Ce recueillement, qu'ont troublé plusieurs harangues d'hommes politiques, il me plaît de l'évoquer pour voir se fixer peu à peu le visage véri-

table de celui qu'on n'est pas arrivé à rapetisser en l'appelant l'*Homme des Insectes*, à qui Darwin rêva peut-être de se comparer en le traitant d'*incomparable observateur*, et qui écrivit de soi, avec une satisfaction confuse : « *Je me sens la bosse* ».

*
* *

On sait les origines extrêmement modestes de Fabre, petit-fils et fils de paysans à peu près misérables et illettrés du plateau rouergat. Pressé d'alimenter d'exemples sa métaphysique simpliste, Fabre n'a pas négligé l'aubaine du hasard de sa naissance pour dresser une catapulte de plus contre les théories d'atavisme et d'origines des instincts, chères à son contemporain Darwin. Aucune hérédité de ses ascendants, aucune éducation scientifique, aucun maître, aucun guide, presque pas de livres, *en dépit de la misère, le terrible étouffoir*, il nous raconte en une vingtaine de pages comment, néanmoins, *l'indomptable bosse finit par épancher son maigre contenu. J'étais né animalier. Pourquoi et comment ? Pas de réponse.*

En passant, notons que cette conclusion est un peu celle qu'il tire habituellement des problèmes soulevés. Le mol oreiller du doute a reposé bien des fois le front de cet opiniâtre observateur qui a souri du mot de Buffon sur la patience. Quelques exemples au hasard des pages ? Ici : *Confessons notre ignorance et disons humblement : « Je ne sais ».* Là : *L'ignorance toute simple est préférable, ne préjugeant de rien.* Ailleurs : *Devant cet insondable problème, le mieux est de s'incliner humblement et de passer outre.* Ailleurs encore : *Dès qu'on veut creuser un peu le moindre détail des choses, se dresse un pourquoi auquel ne peut répondre l'investi-*

gation scientifique. Arrêtons là des citations qui pourraient se multiplier à l'infini. Elles nous montrent assez que Fabre a du vrai savant l'attitude humiliée qui sied.

Pourtant, cette fois, il est difficile de ne pas suspecter cette attitude de répondre un peu vite au besoin de la cause. Pour nous faire scruter le mystère de sa vocation, l'entomologiste n'a eu garde d'oublier sa loupe, alors qu'il n'en avait que faire ici. A l'œil nu, voici paraître des détails et un ensemble de faits qui n'ont plus ces disproportions nées d'une optique spéciale. Il n'est guère troublant en vérité, pour celui qui serait tenté de trouver naturel que des goûts de naturaliste vinssent à l'enfant attentif en pleine nature, d'apprendre que l'aïeul de Fabre a pu *rencontrant l'insecte, l'écraser sous le talon*, ou que son aïeule, *lavant la salade à la fontaine, si parfois elle trouvait une chenille sur les feuilles de laitue, avec un sursaut d'effroi rejetait au loin l'odieuse vermine.* Non, ce n'est pas là chiquenaude à renverser le Temple. Il eût été bien plus surprenant assurément, bien plus redoutable pour les lois sur l'origine des instincts, que le descendant de la lignée des rudes cultivateurs, lui-même livré sans rênes jusqu'à douze ans à la grande liberté des champs et des bois, se découvrit à l'âge d'homme des aptitudes de capitaine d'industrie ou imaginât des applications nouvelles à la mécanique. Mais, qu'ayant puisé dans les veines de ses ancêtres comme dans les sucs nourriciers de sa terre du Rouergue l'habitude et le goût de la vie naïve, le don de la contemplation, il en vînt à affiner, lui plus sensible, à ordonner, lui plus instruit, une inclination grossière et vague de sa race pour les choses de la nature en la transposant, lui plus curieux, sur un objet jusqu'alors méconnu mais non certes ignoré des siens — les insectes — y a-t-il rien là qui puisse bouleverser des données moyennes admises sur l'hérédité ?

Fabre dira : *Nous avons ainsi, les uns et les autres, dans des directives diverses et à des degrés plus ou moins élevés, des caractéristiques qui nous marquent d'un sceau spécial, caractéristique* D'ORIGINE INSONDABLE. La part faite du mystère des destinées individuelles il serait tentant tout de même de *sonder* cette origine ci.

Je vous imagine, petit collégien de Rodez à qui manquent presque toujours les deux sous nécessaires à améliorer d'un bâton de chocolat l'ordinaire du goûter, mais qui vous émerveillez de trouver votre recueil de Virgile bruissant d'abeilles et de cigales comme un coin de champ du grand-père, à peine quitté; — je vous imagine, jeune normalien de Vaucluse, passionné à la dérobée des plantes et des bêtes, fleurant les souvenirs d'enfance, bien plus que préoccupé des abstruses mathématiques, symbole de la dure nécessité ; — je vous imagine encore, professeur de physique et de chimie au collège d'Ajaccio, enclin à infléchir aux contours des choses de la Nature, aimées d'instinct, des notions de sciences exactes, vaillamment acquises ; — esprit timide et naïf mais cultivé, ardent, je vous imagine intrigué des trouvailles que répand à ce moment même, sur le monde scientifique, cet animalier d'outre-Manche, habile à discerner les causes et les fins, à forcer les pourquoi et les comment du mystère desquels vous avez la religion atavique. Et, vous qu'a plongé dans une rêverie inguérissable la contemplation d'une aile de moucheron, je vous imagine très bien méditant dès lors les arguments de défense des secrets, à demi violés, de la Nature, — fils pieux, pressé de remettre en place les voiles maternels profanés :

... Est-ce que la théorie des acquisitions progressives ne serait qu'un grandiose leurre ? Convient-il de douter quand l'évolutionnisme nous parle de la survivance des

mieux avantagés ? Oh! oui, et beaucoup. Ainsi nous le conseille certaine libellule de la période houillère mesurant au-delà de six décimètres d'envergure. A disparu la demoiselle géante qui terrorisait de sa mandibule en scie le petit peuple ailé; et le faible agrion, à ventre de bronze ou d'azur, voltige toujours sur les joncs de nos ruisseaux.

*
* *

Laissant de côté la face purement scientifique de l'œuvre de Fabre que certains, mieux qualifiés que nous, affectent de considérer légèrement — mise à part pourtant la deuxième série des *Souvenirs Entomologiques* qui fut sa thèse de Docteur ès-sciences et renferme des observations de grande valeur sur l'hypermétamorphose et le dimorphisme larvaire des Sitaris et des Melloïdes — nous nous arrêterons un instant à a curieuse tournure de son esprit scientifique.

Nous étonnerons-nous de découvrir chez Fabre horreur profonde de la Science en toge et en bonnet carré? Non, certes! Tout ce qui est convention l'irrite, tout ce qui est apparat 'étouffe. Affligé de cette *impécuniosité, lot habituel des chercheurs*, il témoigne d'une jalousie d'amant pauvre envers les plus fortunés qui peuvent obtenir de la Nature la faveur d'un secret à l'aide de moyens dont lui-même est dépourvu : un laboratoire, des réactifs, un outillage, *arsenal coûteux*. Concurrence déloyale, viendrait-il à l'esprit s'il était permis de sourire de cette sainte angoisse torturant le génie dénué des ressources nécessaires à son développement.

Cette rancune contre ce qu'il croit être les grasses prébentes des savants officiels, écoutons-là éclater :

« ... *La Science dite sérieuse, celle qui vaut honneurs, profit, renom, consiste à tailler sa bête en menues ron-*

delles avec des instruments très coûteux. Ma ménagère en fait autant d'un paquet de carottes, sans autre prétention qu'un modeste plat, non toujours réussi. »

Pourtant lui-même ne maniera-t-il pas le scalpel et le ciseau quand il s'agira de découvrir les secrets de la sonorité des insectes, de leur coloration, de leur propriété urticante, de leur développement protoplasmique, — et dans combien d'autres cas ? Lui-même ne regrette-t-il pas en plusieurs endroits de manquer de ce laboratoire et de cet *arsenal* qu'il reproche à ses confrères plus heureux ? Mais la rancœur est volontiers injuste. Et Fabre, savant de génie, savant malgré lui peut-on dire, nie la science et l'accable de sarcasmes au nom de la science : « *L'énigme du monde a certainement son explication ailleurs que dans les petites vérités de nos laboratoires... à moins de me payer de mots et de prendre des vessies pour des lanternes, je renonce aux explications données... La science transcendante a essayé de projeter quelque lumière ; elle n'a réussi qu'à se créer un jargon barbare laissant l'obscur encore plus obscur... pour acculer au pied du mur la superbe de nos théories, l'aile d'un moucheron suffit* ».

Ces anathèmes, semble-t-il, ne messiéraient pas dans la bouche d'un savant désabusé, ayant mesuré les vanités et les contradictions du savoir humain au cours d'une longue existence usée à en scruter les monuments. Et vous l'imaginez, silhouette falote entre des murs d'in-folios avidement épuisés sans qu'en jaillisse la formule de vérité, sorte de Faust poignant.

Combien, avec Fabre, nous sommes loin de ce portrait que je veux bien de grand opéra ! Combien nous sommes loin des murs d'in-folios, vainement parcourus de la première à la dernière ligne ! Ayant lu Réaumur avec admiration et Darwin avec pitié, frotté de Requien et de Moquin-Tandon, Fabre insiste souvent sur la con-

séquence de son dénuement qui l'a privé de bibliothèque. « *Informons-nous donc*, écrit-il, *quitte à répéter des observations déjà faites peut-être, mais ignorées d'un solitaire dont toute la bibliothèque consiste en quelques bouquins dépareillés.* » Et encore : « *Je retrouverais ce trait ailleurs, à n'en pas douter, si je n'étais réduit à quelques livres dépareillés rangés sur une planche de sapin.* » Aussi, observateur pour qui seule compte l'information surprise à même la Nature, tient-il en médiocre estime cette entité du Livre. Abordant l'étude du Criquet, il dira : « *Vous êtes en général mal famés, je le sais ;* LES LIVRES *vous traitent de nuisibles, ce reproche, le méritez-vous ? Je me permettrai d'en douter.* » Et parlant de la fourmi : « *Ah ! la satanée bête ! et dire que nous la mettons au premier rang !* LES LIVRES *la célèbrent, ne tarissent en éloges sur son compte.* »

Nous touchons ici au concept de la Science selon Fabre, et voici paraître cette *caractéristique insondable* qu'il est aisé de rattacher aux instincts ataviques du petit-fils des paysans.

Il y a deux sortes de Connaissance : celle qui procède du calcul et de la théorie, qui tend généralement à affranchir l'Homme de certaines tutelles de la Nature, — celle-là est nuisible, ridicule, exempte de toute grandeur et ne peut pratiquement aboutir qu'à ce désastre : le Progrès. La seconde recueille de la maternelle Nature des enseignements sages et bienfaisants ; elle élimine toute « *conception, non étayée sur des faits patents, témoins suprêmes, à la portée de tous.* » Elle se *méfie de la brutale usine*, et possède un critérium : la Vie. Celle-ci est seule magnifique et émouvante : « *En votre compagnie, ô mes Grillons, je sens tressaillir la vie, âme de notre motte de boue ; et voilà pourquoi, contre la haie de romarins, je n'accorde qu'un regard distrait à la constellation du cygne, et je donne toute mon attention à votre*

sérénade. Un peu de glaire animée, apte au plaisir et à la douleur, dépasse en intérêt l'immense matière brute. »

*
* *

Peu de naturalistes, je pense, l'ont été en se conformant aussi exactement au sens profond du mot. L'étude des insectes est un prétexte pour Fabre à effleurer tous les sujets, à plier aux lois de la Nature les manifestations innombrables de la vie en ramenant à son canon originel les plus lointains de ses répercussions.

Son système philosophique, fil d'Ariane qui le guidera sûrement dans ses observations et ses déductions, il nous en donne en plusieurs endroits la formule rafraîchissante : « *Je pense qu'une raison souveraine a coordonné en toutes choses les buts et les moyens... Il faut recourir à une harmonie régissant l'ensemble des choses sous l'œil d'une intelligence qui, sachant tout, a tout prévu.* » C'est simple et c'est grand comme un refuge.

Naïf et religieux observateur qui avez surpassé Saint François d'Assise lui-même dans sa fraternité pour les bêtes, parce que la vôtre n'a pas eu besoin de parer leur « *glaire apte au plaisir et à la douleur* » d'un prétexte de Raison pour s'émouvoir, mais qu'au contraire elle a arraché l'insigne indûment usurpée à leur profit montrant que seul le doigt de la Nature meut leur admirable ineptie, leur inconscience organisée, penseur candide et solitaire, combien reposante est l'étape que marque votre philosophie dans la course forcenée des systèmes à la recherche de la Vérité insaisissable !

Opposé, nous l'avons vu, à toute idée de progression, d'évolution des espèces selon le rythme de quelque nécessité que ce soit, Fabre applique à l'Homme sa profession de foi en l'immuabilité des desseins premiers de

la Nature. Le progrès donc est impie et funestes les efforts de la science pour le seconder. Ecoutons « *l'Hermite de Sérignan* » disserter sociologie à propos des mœurs d'un Bousier, le Copris : « *Au bon vieux temps, le remueur de glèbe, le paysan, assise fondamentale de la nation, trouvait accroissement de richesses dans une famille nombreuse. Ces mœurs patriarcales se font rares. Ainsi le veut le progrès. Mais le progrès à son revers de médaille : il amène le luxe, il crée des besoins dispendieux... de tels goûts rendent la terre trop basse et la motte dure... le plis est pris, et l'on reste miséreux citadin, redoutant la famille... une seconde invasion de barbares nous menace, pacifique il est vrai, troublante toutefois. Notre langage, fait de clarté et d'harmonie, deviendra-t-il jargon nébuleux à raucités exotiques? Notre caractère généreux sera-t-il déshonoré par de rapaces mercantis? Le pays des pères cessera-t-il d'être une patrie pour devenir un caravansérail ? C'est à craindre si le vieux sang gaulois n'est plus de force à submerger encore une fois cette invasion. Espérons qu'il en sera ainsi; écoutons ce que nous enseigne le boursier cornu... n'ayant pas assez pour six, ni cinq, ni quatre, on vit à trois, à deux, ou même on reste seul. Avec de teis principes, une nation, de progrès en progrès, s'achemine au suicide. Revenons donc en arrière, élaguons nos besoins artificiels, fruits malsains d'une civilisation surchauffée, restons aux champs... alors, et seulement alors, refleurira la famille.* »

Le pur bon sens s'exprime-t-il différemment ? Ah ! sans doute, l'idéalisme étroit de cette conception fait bon marché des besoins d'un ordre relevé. Mais nous sommes ici, ne l'oublions pas, dans le domaine de la réalité *naturelle*, de la réalité *positive*. Le nom d'Auguste Comte, qui déjà descendait vers notre plume tout à l'heure quand il s'agissait de définir l'idée que Fabre

se fait de la Science, idée qui a son origine ou du moins sa plus radicale expression chez le créateur de la philosophie positive, ce nom éclate ici, maintenant que le savant devient sociologue. Et il est prodigieusement curieux de noter que, d'un point de départ si différent, percevant, comme Comte, la vanité de toutes recherches explicatives, mais se rejetant *à cause de cela* sur les « *Mythes* » auxquels renonce l'autre *raison de cela*, Fabre puise dans l'exemple des plus humbles manifestations de la Nature les mêmes enseignements qu'il émane de profondes spéculations.

Quand nous disons « la vie est sale et laide », nous désignons le visage d'elle qu'ont fardé et rendu méconnaissable nos civilisations, nos atavismes, nos besoins, nos préoccupations. At-il- encore quelques rapports avec celui qui s'est révélé à Fabre et dont le visionnaire s'écrie avec enthousiasme : « *Ah! c'est une fière artiste que la vie!... Quelle puissance, quelle sagesse, quelle inextricable perfection !* »

Il est bon et il est profitable de remonter vers Fabre comme vers une source première, pour tremper dans la fraîche limpidité de son raisonnement nos conceptions douloureuses et surmenées.

C'est encore l'étude d'une bestiole infime, la Chenille Processionnaire du Pin, qui amène le bon naturaliste à poser un instant sa loupe pour faire doucement, posément, irréfutablement la critique terrible des théories égalitaires et communistes. Voilà, certes, une botte qui prend à l'improviste notre politique dite avancée : « *Si les rêves égalitaires pouvaient se réaliser, nous descendrions à la monotonie des sociétés de chenilles... Le résultat de ce sacrilège bestial serait un phalanstère de chenilles humaines.* » Allons donc! Vous ne voudriez pas que nos politiciens aient seulement cure de la divaguerie du doux solitaire ! Comptent-ils ces arguments qui

n'ont pour étal qu'une profonde investigation dans les possibilités de la nature ? Ont-elles une valeur ces raisons qui n'ont pris leur lumière que du flambeau de la Raison universelle ? Cela ne marque pas, cela ne compte pas, cela n'est rien, c'est de l'entomologie.

Et cela est la critique la plus positive, la mieux assise, la plus foudroyante, qui ait jamais été faite de la théorie communiste.

*
* *

Car Fabre est un naïf. Naïf, il l'est de tempérament, d'instinct, d'atavisme. Mais c'est précisément d'un tel naïf que sont redoutables les sentences et les réquisitoires, longuement mûris et distillés.

Fabre a cette adoration des enfants qui est une sorte de prolongement d'eux en soi-même. A tout propos il met en scène petit Paul, cite Aglaé, parle de Marie-Pauline, — ses enfants. « *Oh! l'adorable chose que la première floraison intellectuelle! Le bel âge que celui où la candide curiosité s'éveille, s'informant de tout!* » Et le vieux savant ne s'estime pas ridicule en confessant qu'il a gardé au fond du cœur la jeunesse de leurs enthousiasmes : « *Ce qu'ils voient dans la douce lanterne magique du sommeil, il m'arrive de le voir. En ses étapes extrêmes, la vie nous berce avec les mêmes naïvetés.* » Et ailleurs : « *Pour goûter l'hymne d'Apollon, il faudrait rétrograder jusqu'à cette simplicité d'âme qui me fit un jour trouver délicieux les susurrement des tiges d'oignons.* »

Cette indication de caractère n'est pas négligeable : elle est la marque d'une œuvre, l'indice d'une philosophie, la désignation de goûts. Nul besoin ne serait d'ouvrir ses livres aux pages où il en fait mention, pour être sûr que Buffon l'exaspère, que Florian le laisse froid, que La Fontaine l'enthousiasme.

Or, n'est-il pas émouvant de songer que cette candeur d'esprit, cette jeunesse de cœur ont survécu aux pires mesquineries d'une existence misérable. Parlant du mythe qui a donné son nom au petit Bousier Sisyphe, Fabre écrit : « *C'est un peu l'histoire de beaucoup d'entre nous non odieux scélérats, dignes d'éternels tourments, mais gens de bien, laborieux, utiles au prochain. Un seul crime leur est à expier : la pauvreté. Un demi siècle et plus, pour mon compte, j'ai laissé des lambeaux saignants aux angles de l'âpre montée; j'ai sué mes moelles, tari mes veines, dépensé sans compter mes réserves d'énergie pour hisser là-haut, en lieu sûr, mon écrasant fardeau, le pain de chaque jour; et la miche à peine équilibrée, la voilà qui glisse, se précipite, s'abîme. Recommence, pauvre Sisyphe, recommence jusqu'à ce que le bloc, retombant une dernière fois, te fracasse la tête et te délivre enfin.* »

Sinistre évocation du visage que la vie conventionnelle nous montre, à nous les rois de la nature, entre le récit des sollicitudes que la vie réelle témoigne aux créatures infimes !

*
* *

On peut contester l'œuvre scientifique de Fabre ; on discutera la portée philosophique de ses observations, la valeur de ses échappées sociologiques, la sincérité de son caractère. On rendra un hommage jamais affaibli au merveilleux poète, à l'écrivain enchanteur que fut cet homme de sciences exactes.

Peintre minutieux des petits acteurs qu'il met en scène, il n'a garde de laisser échapper un seul détail du caparaçon qu'il décrit : et quand ce carapaçon est grand comme la moitié de l'ongle, la merveilleuse loupe de son récit nous en montre encore sans une défaillance

l'architecture et la décoration. Mais cela est peu : c'est œuvre de miniaturiste. Fabre est poète : il pare la réalité de la fiction des sentiments, il enchante un simple croquis d'une touche surnaturelle. Il ouvre les portes que la froide raison tenait fermée, il échauffe et il éclaire, il imagine et il émeut. N'est-il pas délicieux, ce récit de la rencontre amoureuse de deux grillons :

« ... *Le vaincu détale au plus vite ; le vainqueur*
« *l'insulte d'un couplet de bravoure ; puis, modérant le*
« *ton, il vire, revire autour de la convoitée.*
« *Il fait le beau, le soumis. D'un coup de doigt, il*
« *ramène une antenne sous les mandibules, pour la fri-*
« *ser, l'enduire de cosmétique salivaire. De ses longues*
« *pattes d'arrière, éperonnées et galonnées de rouge, il*
« *trépigne d'impatience, il lance des ruades dans le*
« *vide. L'émotion le rend muet. Ses élytres, en rapides*
« *trépidations néanmoins ne sonnent plus ou ne rendent*
« *qu'un bruit de frôlement désordonné.*
« *Vaine déclaration. La grillonne court se cacher*
« *dans un repli de salade. Elle écarte un peu le rideau*
« *cependant, et regarde et désire être vue.*
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri,
« *disait délicieusement l'églogue, il y a deux mille ans,*
« *saintes agaceries des amours, comme vous êtes tou-*
« *jours les mêmes.* »

On demeure surpris à considérer la fragilité et la grossièreté de la trame sur laquelle le poète a porté le travail minutieux de ses écheveaux éclatants. Cette laide bestiole négligeable, est-il possible qu'elle devienne, sertie dans le riche métal d'une littérature, la gemme dont nous admirons la délicate coloration ? Est-il possible que sous le rustre corselet de cet insecte répugnant batte un petit cœur que nous ausculterons d'une oreille peu à peu passionnée ? Le minuscule crâne applati du Bou-

sier insignifiant va-t-il nous obséder de sa prétention d'avoir résolu des problèmes géométriques aux données abstruses ? Tout cela paraît invraisemblable ; et de tout cela pourtant Fabre a gagné la gageure de faire une réalité.

Près de quatre-vingts ans de sa vie besogneuse, à Sérignan, ignoré du monde et l'ignorant, le doux observateur des bestioles a vécu en la compagnie de ses pensionnaires, apprenant d'elles des vérités, sur les hommes même, et transcrivant en des pages émouvantes et harmonieuses le journal de ces étranges tête à tête.

Comment, un jour, l'indiscrétion d'un ami, le Docteur Legros, émerveillé de ces notes qu'il était seul à avoir surprises, donna en échange d'elles, à Fabre, la Gloire universelle à laquelle jamais n'avait songé le solitaire, — Comment, « *retenu par son habitude d'accourir à l'Occident quand le feu d'artifice se tire à l'Orient* », Fabre n'a connu de cette Gloire que l'approche magnifique et non pas l'apogée ce sont de ces hasards auxquels se complaît la grande Ironique.

Pour nous, nous concluerons de cette rapide et superficielle investigation à travers son œuvre que si le mérite du savant et celui de l'homme sont considérables, le talent du poète, le génie de l'écrivain placent Fabre parmi les plus grands littérateurs de tous les temps. Empruntant à ses propres termes sa propre glorification, nous dirons que, se fûssent tus d'autres poètes plus sonores qui chantèrent plus magnifiquement la nature, « *les champs glauques des lavandes, balançant au soleil leurs encensoirs camphrés, recevraient de lui seul, le modeste, solennelle célébration.* »

Jean CAILLOL.

La montée vers les Rocs

Touffes pourpres jusqu'en sa gorge irradiées
Champs de coquelicots que son âme déserte
Ton reflet rouge en lui, peut-être déconcerte
Les neiges de quinze ans dès l'aube balayées.

Et pour, en la blancheur des rocs, qui perpétue
Ce que d'elles et des pâquerettes demeure
Se saouler de froideur et de silence une heure
Il monte, aimant ta chair sans veines, ô statue.

Ah! loin de vos splendeurs rouges, grenades mûres,
Lèvres closes, moiteur des gorges près d'un âtre
De l'eau tremble, de l'eau dans des coupes d'albâtre,
Où vous laver, si l'homme en est digne, ô blessures.

Toi qui souris de voir en l'enfant cette haine
Des soirs roux dont il reste un pollen qui macule
Ton âme n'a pas fui, liée au crépuscule
Comme une écharpe qui s'envole de la plaine.

Mais lui, (songe aux lilas tombés dans une eau pure
Et qu'il doit à des mains de vierges sur des hanches,
En sa chair, cet émoi profond de plumes blanches)
Il est juste qu'il monte où la lumière dure.

Marcel NALPAS.

L'invasion Russe

« Grattez le russe, vous trouvez le jaune ». Sont-ils Huns! Sont-ils Scythes ? Nourris de laitage ou de viande crue? Sont-ils accourus, souples et brutaux, sur les petits chevaux d'Attila ? Ils n'ont pas ravagé les campagnes, ils ont montré patte blanche aux portes de la ville et campent à Montparnasse, avenue de Villiers ou rue Pigalle. Leurs hommes laissent tomber des regards doux et terribles de grands félins, et leurs musiciens nous apportent des sons d'un autre monde.

Aux concerts Kouseevitzky, l' « Incantation des Sept », aux lignes simples et brutales, œuvre théâtrale et grandiose, a eu le succès qu'elle méritait, La foule a goûté le schéma, la violence simpliste qui sort dans le ton du moment, mais a-t-elle saisi ce qui fait la valeur durable de Prokofieff ? L'accueil fait à d'autres œuvres permet d'en douter.

Un critique croyait flatter Strawinsky en disant que *Sacre du Printemps* ne comportait ni développement fugué, ni même contrepoint véritable. Strawinsky, n'est-ce pas, usait de moyens plus puissants... Or il se trouve que l'*octette* est une merveille de contrepoint, et que le *concerto*, par son style fugué, évoque simplement le nom de Bach.

Il semble que Strawinsky, s'affirmant chaque jour avec plus de violence, ne s'éloigne pas des vieux maîtres. Au contraire, comme tous les grands créateurs, il se découvre de plus en plus leur fils spirituel. En ce sens, chacune de ses œuvres marque un pas en avant: l'année dernière c'était l'octette, cette année c'est un concerto. Il y a là des accents d'une majesté sauvage que nous ne savions pas être de son domaine. Un concerto, si beau fût-il, n'a jamais été qu'un à-côté de l'œuvre d'un grand maître, et si d'ici quelques mois Strawinsky ne nous donne pas une œuvre... une œuvre... devant laquelle, dirait Berlioz, il faut se prosterner, le front dans la poussière, c'est que la Seine va du

Havre à Châtillon, que Toselli est un grand symphoniste ou qu'un accident grave est arrivé.

C'est malheureusement possible, car M. Strawinsky tient de Méphistophélès et de l'officier de cavalerie. A grandes enjambées il arrive face au public, fait des plongeons aux quatre points cardinaux et se redresse comme s'il avait pour échine une lame d'acier. Il s'incline même devant le piano, non pour faire la publicité de la maison Pleyel, mais parce qu'il est myope.

M. Strawinsky, dont le jarret est prompt, et la vue faible, risque de disparaître un jour dans le giron d'une grosse dame, au premier rang des fauteuils d'orchestre. La grosse dame sera modifiée, mais plusieurs chefs-d'œuvre disparaîtront, et les admirateurs de M. Strawinsky le supplient de renoncer à des exercices réjouissants, mais dangereux.

M. Koussevitzky nous a donné le « Poème de l'Extase » de Scriabine. — Quel est ce moujik ou ce boïard? pense la foule. Et quel orchestre énorme! Les tempêtes du steppe doivent s'y déchaîner... et ce gong, l'avez-vous vu? Le musicien chargé de combattre avec lui s'en approche timidement comme d'un explosif ! La foule écoute et n'entend pas, elle traite Scriabine d'opiomane ou d'hystérique, puis elle applaudit poliment, à cause de Koussevitzky.

Dans les grands concerts parisiens, la violence des applaudissements semble fonction de quelques facteurs sans rapport avec la beauté : par exemple la célébrité de l'auteur, la simplicité de la musique et l'indensïté des sons : l'ouverture du *Tannhaüser* et la marche funèbre du *Crépuscule* sont mieux accueillies que les plus hautaines pensées de Wagner, et les chefs d'orchestre laissent à M. Paul de Saunières le soin... d'*exécuter* la marche funèbre de *Parsifal.*

Sur le *Poème de l'Extase,* que la foule n'aime pas, l'influence de Wagner semble avoir été prépondérante. Les motifs sont wagnériens, wagnérienne. L'harmonie et la composition, si serrée que pas une note ne semble inactive, et d'une ampleur inouïe. Par ce double caractère, elle ne peut être rapprochée que du prélude de *Parsifal.*

L'orchestration du *Poème de l'Extase* ne rappelle

qu'elle-même. Là où Wagner aurait employé cordes, hautbois, clarinettes et cors à l'unisson, Scriabine n'emploie qu'une flûte ou un cor. De là, peut-être, son extraordinaire puissance.

Ce que les mots n'en peuvent dire, ni même rappeler de loin, fait penser à Tristan. Après Wagner un seul musicien, que nous sachions, a osé se mouvoir dans une telle atmosphère, et c'est Scriabine.

A l'âge de 30 ans, Beethoven écrivait sa première symphonie. Seul le mépris hautain des conventions, et de sourdes étrangetés, y donnaient à penser que Beethoven ferait autre chose que Haydu. A l'âge de 30 ans, Wagner n'avait écrit, parmi ses grandes œuvres, que le *Vaisseau-Fantôme*. On peut aimer cette œuvre avec passion sans la déclarer très originale, et presque au même âge, Scriabine a écrit le *Poème de l'Extase*.

S. K.

A la manière de Léon Daudet

A L. D., qui, malgré ses partis-pris (et peut être à cause d'eux) est un de nos bons écrivains.

Je l'avais bien dit.

Le ministère Bernaud est par terre. Il s'y est fichu lui-même. Ah ! ah ! Bernaud la frousse et toi, mon petit Malèche garde des « seaux » et toi Dubois, ministre de la guerre, dit « pistolet de bois », et toi encore, Pierre Fortuné (d'où vient l'argent), Gillard, ministre des finances. Je vous l'avais bien dit, l'autre jour, du haut de la tribune. Vous ne m'avez pas écouté : ce jour-là, vous aviez tous, comme ce vieux gâteux libéral de Farlus, du coton dans les oreilles. C'est bien fait, la main passe. Fichez le camp.

Mais maintenant je ne rigole plus. Nos finances sont plus bas que le niveau de la mer Caspienne ; il n'y a qu'un moyen de les remonter. (C'est une idée que j'ai eu dernièrement, entre la poire et le fromage, dans un petit restaurant de Lyon où l'on m'a servi les meilleures quenelles de ma vie — un de ces restaurants où l'on sait manger). Etablissons des percepteurs devant tous les forts, tous les monuments, tous les points stratégiques et faisons verser une taxe à tout espion boche ou proboche qui dressera son chevalet ou tirera son appareil photographique. Creusez cette idée ; ça n'a l'air de rien, mais comme disait ce crétin de Flaubert, c'est « énorme ».

Ah! et puis il faut nettoyer la police, le grand coup de balai. Elle est, comme je crois l'avoir déjà dit, aux mains des boches. Je vous le prouverai un de ces jours.

Quant à vous : infâme Bernaud la frousse, Malèche, garde des « seaux », Dubois dit pistolet de bois; Pierre

Fortuné (d'ou vient l'argent), Gillard et autres Farlus: Tenez-vous bien ! Nous vous avons à l'œil.

Notre heure va sonner. Car suivant la forte expression de notre admirable Maurras « Ce n'est plus qu'une question d'heures. »

Ah! ah! Déjà nous nous retroussons les manches pour vous manger le nez.

Léon DAUDET. p. c. c. Jean PHILIPON.

Stuart Merrill et ses premiers poèmes

De toutes les œuvres qui marquèrent l'époque décadente et symboliste, les poèmes de Stuart Merril me paraissent être les plus caractéristiques. Le poète des *Fastes* est, en effet, exclusivement symboliste ; il n'a pas comme Verlaine ou Mallarmé fréquenté le Parnasse, il n'a pas non plus comme les « jeunes » de sa génération, De Régnier, Jammes ou Reynaud, renié les formules de l'école de 85. Formules : le mot est osé, encore que l'« Art poétique » du pauvre Lélian contînt somme toute la « substantifique moëlle du symbolisme ». Le goût de la musique et de l'indéterminé. Il serait vain toutefois de vouloir juger Merril, en l'étudiant au simple point de vue de la poésie symboliste, un examen de son œuvre nous permettra d'affirmer qu'il appartient à la poésie même, sans étiquette factice d'école ou de cénacle. Les premiers poèmes de ce Yankee, ami des belles lettres françaises sont relativement oubliées à l'heure présente : « *Les Quatre saisons* », ou l'admirable « *Voix dans la foule* », ne rencontrent pas aujourd'hui un succès beaucoup plus considérable. Stuart Merrill a été, semble-t-il, déprécié par certains critiques à tendances universitaires qui ont voulu voir dans les poètes symbolistes, des étrangers voués à parler une langue barbare par leur ignorance du vocabulaire et de la syntaxe. Je ne veux pas nier l'évidence : Il est certain que Stuart Merrill ne saurait être un modèle de style mais, dans un poète, le rêve est la seule norme d'après laquelle le critique puisse juger. Le rêve, l'imagination somptueuse, les larges évocations, et la richesse sonore du verbe, peuvent, à mon avis, excuser les innovations illogiques ou les tentatives injustifiées qui datent ces poèmes.

Ce qui caractérise les « *Gammes* », parues en 1887, c'est la musicalité souvent un peu artificielle du vers. D'ailleurs cette préoccupation d'harmonie n'empêche en rien le souci de la vision ; sans doute le poète nous dira-t-il :

Le fol effroi des vents, avec des frous-frous frêles

Mais, au rythme de ces musiques un peu grêles, il nous plaira de voir le clair soleil d'avril :

Sous les blancs cerisiers et sous les lilas roses.

Dans ces paysages ensoleillés, où les sèves printanières gonflent les jeunes bourgeons, se meuvent des personnages de rêve, faunes et divinités champêtres que nous redira plus tard Henri de Régnier, dames à hennins ou à « chapes coruscantes » et plus souvent encore les marquises Pompadour des « Fêtes galantes ». Merrill chante alors sur la plus agréable des flûtes enrubannées la « Vanité des bagatelles » et le « frisson des falbalas ». Nous voici dans un parc où tremblent les lueurs roses d'une fête de nuit :

Bleus de lune, au vert des massifs,
Les jets d'eau tintent dans les vasques,
Et c'est, parmi les petits ifs,
Comme des rires sous des masques.

Qui ne rêverait en marge de ces pages un arlequin de Georges Barbier ou une marquise en robe verte jade de Jean-Gabriel Domergue ? Merrill chante ainsi délicieusement les menuets et les gavotes « dans l'herbe pâle des pelouses », il se grise comme le Verlaine du Parnasse :

Du Marivaux et du Watteau !
Du pastel et des mousselines !
Sur un air de pizzicato
Des crincrins et des mandolines.

A vrai dire tout cela est joli, encore que les rustres puissent en proclamer le manque de signification, mais il faut reconnaître que Samain nous a donné depuis des strophes plus harmonieusement alanguies au dire de ses admirateurs, plus fades aussi selon M. Derennes. En certaines pages aussi, Merrill s'annonce comme le précurseur des fantaisistes ; dans une « bergerie sentimentale » il nous montrera la jeune fille qui cueille les fleurs « sans piquer ses doigts prestes que le sang des tiges rosit » et va, de « l'une à l'autre venelle » en songeant au beau marquis d'un soir de fête, à :

Lui ! sa manière de dire :
M'aimez-vous ? Je vous aime !
En ce galant poème
Où riment lyre et délire.

En de telles strophes, le poète touche au génie naïf de la chanson populaire.

Parfois le chant est plus grave qui monte aux lèvres du poète : C'est alors que transparaît la hautaine pensée de son âme, la lutte éternelle entre l'amour et la mort, entre l'âme et la chair, pensée banale s'il en fut mais qui n'en a pas moins inspiré les plus beaux poèmes qui soient. On devine alors en Stuart Merrill la mysticité rêveuse de l'Anglo-Saxon, cet art de fondre le réel par touches indistinctes dans une brume idéale, cette évocation musicale qui fait de Stuart Merrill le seul Préraphaélite français. Il est impossible de ne pas songer à Rosselli par dela Mallarmé lorsque nous lisons ces vers :

De bleus et blancs remous de plumes de colombes
Se creusent sous les pas des pâles séraphins.
Les Vierges vont, ce soir, prier parmi les tombes
Et sur leurs missels d'or enlacer leurs doigts fins.

Le peintre de « *Beata Béatrix* » ne chantait pas avec des mots moins berceurs la reine Blanchelys :

Ses yeux ressemblaient à l'intérieur de la vague ;
Il ne pesait pas plus qu'un roseau,
Son doux corps délicatement mince ;
Et semblable au bruissement de l'eau
Sa voix plaintive.

Guyau soulignait déjà avec complaisance cette analogie de vision. Ainsi au cours de toute son œuvre, Merrill chantera-t-il ces paysages à la fois brumeux et ensoleillés, comme des toiles de Turner, ces plaines où coulent des fleuves calmes entre les peupliers dorés par le crépuscule, à l'heure où les infantes songent sur :

La haute terrasse...
D'où le regard des rois rôde vers l'horizon.

Il usera dans tels de ces poèmes de ce que l'on peut nommer le procédé de double évocation ; c'est ainsi qu'il écrira :

Les monts là-bas sont bleus comme un éveil de rêves.

Cependant en dehors de ces somptuosités, au delà de ces paysages, où les chevaliers d'Arthur passent sur leurs coursiers carapaçonnés, le poète entendra la voix de la nature ; c'est alors que naît son pessimisme, état d'âme commun aux panthéistes :

Mourir et vivre, ô temps, remourir et revivre !
Jusqu'aux soleils éteints nous faudra-t-il souffrir ?

Le volume des « *Fastes* » (1891) n'enrichit en rien la veine de Stuart Merrill. Le décor y est le plus souvent médical, et si l'amour des paysages somptueux est le même dans l'âme du poète, nous voyons dans les « pays fleuris de lilas noirs » des châteaux de rêve et des cathédrales sombres dressés sur les hautes collines. Les « *Fastes* » en de très beaux vers nous montrent en des décors de légende les dames mélancoliques ;

Et dans l'éloignement des lumineux dédales
Des danses d'enfants nus lançant des éventails.

Tout cela est très artificiel, et les préoccupations rythmiques ne le sont pas moins, elles aboutissent parfois à de regrettables cacaphonies :

Soudain l'écho dort — Lors, prélude monotone
Des colères du Dieu chevaucheur de bourrasques,
S'ouvre, un cor de come en la tempête tonne.

Il nous faut, hélas ! subir parfois des avalanches de vers sinon obscurs, mais pour le moins bizarres :

Mais elle, calme et le front souverain,
A pas qui font tinter l'or de ses pendeloques
Sur les chrysobéryls de son lourd gorgerin,

S'en va, vaticinant d'après un rite occulte,
Vers la grand'forêt close aux rêves de retour,
Où les monstres du mal hurlent en noir tumulte
Sur les chairs d'enfants fous pendus au carrefour.

Sans doute cela a-t-il vieilli, mais je ne puis m'empêcher de préférer ces gentillesses décadentes aux élucubrations typographiques d'un Tristan Tzara ou d'un Ivan Goll. Stuart Merrill comme d'ailleurs tous les symbolistes n'avait pas, de parti pris, renoncé à charmer le lecteur.

Après les fausses beautés des « *Fastes* », les « *Petits Poèmes d'Automne* » (1895) sont un véritable enchantement. C'est la pure poésie du symbolisme qui chante dans ces élégies amoureuses :

Au temps de la mort des Marjolaines,
Alors que bourdonne ton léger
Rouet, tu me fais, les soirs, songer
A tes aïeules les châtelaines.

Dans l' « *Interlude des chansons* », le poète cultive à

nouveau, pour dire son cœur, la veine de la poésie populaire, et cela nous a donné de bien agréables poèmes :

Mon âme, en une rose,
Est morte de douleur :
C'est l'histoire morose
Du rêve et de la fleur.

En 1898 « *Le jeu des épées* », pieux monument dressé à la mémoire d'Ephraïm Mikkael atteint dès la dédicace à une pureté classique. Désormais Stuart Merrill va, sans effort, parvenir à la grandeur. Tout ce qu'il y avait d'artificiel dans les «*Fastes* » va peu à peu disparaître dans des poèmes issus du même rêve. Ici Stuart Merrill entreprend des innovations rythmiques qui vont l'amener bien près du verset claudélien ; témoins ces vers de 14 pieds :

Et le pain que vous mangez, le soir, au seuil des fermes,
Est pétri de la chair des pères morts dans les sillons.
Grâce à nous, vos enfants peuvent courir après les papillons
Et les amoureux s'étendre sur la glèbe pleine de germes.

De tels vers, en leur impeccable prosodie, ne sauraient mériter l'accusation de licence que l'on a faite à certaines tentatives modernes. Stuart Merrill qui ne s'est, en ses vers réguliers, permis aucune liberté, n'a usé de son mètre de quatorze pieds que dans les larges strophes du « *Chant de Satan* » où l'on sent que l'âme de Milton transparaissait parfois en l'âme de ce symboliste qui fut de sa race.

Et si j'évoque le souvenir de Milton, c'est à dessein. Le poète du « *Penseroso* » n'est pas sans analogies avec Stuart Merrill ; comme lui il nous a donné en ses premiers poèmes les fastueuses visions qu'aurait pu rêver un Titien ou un Van Dyck.

L'œuvre de Stuart Merrill est avant toute chose musique et coloris. En ce sens, elle marque une époque décadente comme d'ailleurs les plus somptueuses pages d'un Leconte De Lisle ou d'un De Hérédia : La poésie se voit obligée de recourir aux autres arts.

Stuart Merril, disions-nous, est le plus pur des symbolistes. Sans doute est-il demeuré fidèle à la manière de cette école. C'est là ce qui fait son importance, mais aussi ce qui diminue singulièrement la survivance de son œuvre. A vrai dire, Stuart Merrill appartient déjà à l'histoire. Les Cénacles eux-mêmes l'ont oublié : Ses innovations paraissent négligeables à nos esthètes épris de modernisme, mais elles suffisent à le discréditer auprès des poètes Romans à tendances plus ou moins classiques. Ceux-ci tout au

moins ne devraient pas oublier que Moréas, dans sa première manière ne différait pas beaucoup de lui, en plus bizarre seulement. (Voir certaines chansons du « *Pélerin passionné.* »)

Stuart Merril revivra. Son œuvre apprendra à nos jeunes poètes le goût de l'évocation historique, qui, n'en déplaise à Jean Cocteau, n'est pas une duperie. Il nous a plu de devancer cette heure en rendant hommage au poète du « *Jeu des épées* » ; et à celui qui chanta la beauté harmonieuse des paysages, il serait juste de redire tels vers de la dédicace à Ephraïm Mikkaël, cet autre méconnu :

Frère, qui t'a dit mort ? Certes, la porte est close,
Qui donne sur la nuit où se turent tes pas,
Et ceux qui près du feu devisent de la rose
S'étonnent que ta voix ne leur réponde pas.

GABRIEL GROS.

L'Allée Pensive

(*Suite*)

Voici qu'à ce moment des cris aigus me firent détourner la tête; c'était un appel au secours qui venait de la cabane. Je courus vers la porte béante, et, en face, la jeune fille, comme un Saint-Sébastien subissant le martyre, était attachée au poteau qui soutenait la toiture. Un de ses bras l'autre étant libre était lié par une cordelette à une poutre transversale et elle était retenue, à hauteur de la ceinture, au moyen d'une corde à moitié cachée par les lambeaux de sa chemise. Sa chevelure était dénouée et son buste était nu. Je demeurai sur le seuil n'osant ni avancer, ni reculer.

— N'allez-vous point me délivrer, dit-elle, et voulez-vous que je reste ici la proie de ce monstre qui va revenir cette nuit.

Et sous les efforts qu'elle fit pour couler de ses liens, elle découvrit pleinement sa poitrine lacérée. J'entrai dans la cabane et un dernier rayon de soleil donna à cette chair la teinte d'un fruit mûr. Je m'approchai de la malheureuse et m'étant haussé sur les pierres qui servaient de foyer, je dénouai la cordelette qui liait le bras gauche. Et il y avait dans les ongles de cette mains des fils et des cheveux. Si proche d'elle, je sentais son souffle sous la peau de mon cou. Enfin je déroulai la dernière corde et, sitôt libre, elle ramena ses haillons sur sa gorge.

— Voici, dis-je, votre manteau qui est intact à vos pieds; veuillez le revêtir et vous ajusterez ensuite votre chevelure. J'attendrai dehors que vous ayez réparé le désordre de votre toilette.

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle, avec de l'an-

goisse dans la voix, ne me laissez point seule dans cette cabane.

Et elle vint se blottir contre moi, dans un mouvement de terreur et son visage se tendit vers le mien.

— Ah! je vous en supplie, ne me tentez point, fis-je en la repoussant.

— Ne voyez point le mal où il n'est pas. Est-ce ma faute si Dominique s'est rué sur moi et m'a liée à ce poteau ?

— Quand Dominique vous a-t-il agressée ?

— Il y a une heure, comme je débouchais par l'avenue.

— Pourquoi mentez-vous, mon enfant ? Il y a une heure Dominique était à la porte de l'Eglise. Je l'ai vu comme je vous vois !

Elle resta un moment interdite, puis, me regardant en plein dans les yeux.

— Si vous ne croyez pas que Dominique m'aît attachée dans sa cabane, dites-moi alors ce que vous pensez, mon père.

— Je ne vous dirai point ce que je pense, mais je vois dans la rainure de vos ongles des fils de votre linge et des taches de votre sang.

— Signez-vous alors, monsieur l'Abbé, et prononcez les exorcimus, car c'est moi qui me suis lacérée, afin que vous eussiez une occasion plausible de voir ma gorge, et la teinte rousse de ma chair. Cependant avancez-vous vers moi et que le contact de vos mains vous donne la certitude que je ne suis pas une ombre. Car la tentation n'est point en vous, elle est en moi, ey je vous assure que mon corps n'est pas seulement une image jaillie dans votre esprit.

— Taisez-vous, lui dis-je, la nuit est enfin tombée et je ne vous distingue plus.

— Alors restons à la place où nous sommes et veuillez écouter mon père, ma confession.

— Je crains que ce que vous allez me dire ne soit, comme votre précédente confession, qu'un tissu de mensonges.

— Détrompez-vous, mon père, j'ai été aussi véridique que je vais l'être, et mes scrupules de l'autre soir furent aussi sincères que mon impudeur de cette nuit. Ce n'est pas moi qui ai insufflé dans mes veines le sang qui les gonfle, faites-moi la grâce de me plaindre si vous devez me condamner.

— Ce n'est pas vous que je condamne, mais je me tourne vers le ciel, comme le bonhomme Job sur son fumier et je tends les bras de chaque côté de mon corps afin de le prendre à témoin que je n'ai pas voulu cette chose et que je suis demeuré pris dans cette impureté.

— Il s'agit bien de vous et des péchés que vous n'avez pas commis, dit-elle avec colère, écoutez-moi je vous en prie et cessez, pour un moment d'être préoccupé de vous-même !

— Parlez donc, je vous écoute, et j'appellerai sur vous la bénédiction de Dieu.

— Je fus celle que je vous ai dite et ces scrupules que je vous ai confessés ont existé au fond de mon cœur. Mais il est une chose que je n'ai pas osé vous avouer et que, dans l'impétuosité de ma passion, il faut maintenant que je vous dise : c'est mon père, que je vous aimais et que j'étais au bonheur d'avoir perdu la foi de telle sorte que mon amour n'était point assombri que la pensée du sacrilège.

— Malheureuse enfant que dites-vous ? fis-je en me redressant.

— Oui, malheureuse enfant, reprit-elle, et que voulez-vous que j'y fasse ? Vous savez ce que je suis, l'héritière sans doute des passions d'Audivine, et il faut que j'aille jusqu'au bout de mon désir ! Je vous ai vu dans le chœur de votre église et je vous ai aimé. Et je me suis

approchée de vous un soir, afin de vous avoir une heure pour moi seule ; ensuite je vous ai fui, car j'ai eu pitié de vous et de la paix de votre cœur ; puis de nouveau, hier, le hasard vous a amené près de moi et nous avons échangé des paroles équivoques. Alors, il m'a semblé qu'il me restait à courir la chance que vous fussiez un de ces mauvais prêtres qui ne croient plus, ou une de ces natures qui ne peuvent résister à l'appel de la chair, quittes ensuite à se repentir. C'est que ces mots que vous avez dit à propos de Jean avaient le goût de la jalousie, cette fumée qui décèle le feu caché de l'amour. Et ce sont ces mots-là qui ont ranimé l'espoir secret de votre faute. Antoine Carmel je vous le dis, le Ciel pour moi n'existe plus, et j'exècre cette robe que vous portez, car elle est un écran impénétrable entre votre âme et la mienne !

— Ce qui me prouve que vous mentez, mon enfant; c'est que, si vous m'aimiez, vous ne m'auriez point montrée votre chair avec cette glorieuse impudeur. Mais, plutôt, avec la prescience de ma faiblesse, fille de cette saison, l'automne de l'année et celui de ma vie, vous m'auriez environné de douceur et de tendresse, Vous seriez revenue me voir, car vous auriez connu ma nostalgie et que la seule faute dont je fusse capable eût été de croire en vous, si vous aviez sollicité mon âme au lieu de vouloir tenter mon corps. Mais maintenant que vous avez commis l'imprudence de me dévoiler votre désir, je sens que j'ai échappé à un grand danger et je remercie Dieu...

— Quel danger, mon père ? Au lieu de remercier Dieu, vous devriez plutôt pleurer sur vous-même.

— Je pleurerai sur vous, car je sais ce que je vais faire et j'ignore ce que vous allez devenir.

— Ne le demandez point. Gardez-vous d'anticiper, vous ne saurez la nouvelle que trop tôt.

— Maintenant que la vérité éclaire cette nuit, laissez-moi, je vous prie, considérer avec vous ce qui aurait pu être et quel crépuscule de désastre dans l'âme d'un homme qui redescend le penchant de la vie, aurait pu allumer votre malsaine passion.

— Non, non ! je ne vous laisserai pas parler ! Vous êtes comme une femme qu'un coup de feu a effrayée et qui s'approche ensuite du fusil pour voir l'acier du canon et le fil de fumée qui s'en échappe. Je ne vous blâmerais point de m'avoir fuie si votre geste eut été instinctif. Mais je sens que vous avez mis en balance et le charme de vous abandonner à mon amour et le poids du scandale qui en résultèrent. Ayant vu de quel côté s'inclinait le fléau vous avez pris cette décision et c'est celle de laisser se faner les dernières fleurs de votre vie.

Pour moi, je me suis dévoilée et je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Je m'enorgueillirai plutôt de m'être montrée et nul ne pourra croire que vous vous soyez détourneé de cette chair offerte à vous. Ainsi donc, le scandale que vous redoutez éclatera quand même et vous en avalerez l'amertume sans en avoir goûté la première douceur.

Mais vous me connaissez et je ne suis pas une femme à m'arrêter au bord de mon désir. Je suis arrivée au bout de mon voyage ; ce fut hier. Je me suis reposée sous un arbre et avant de reprendre ma route, il faut que je cueille un dernier fruit. Ainsi donc, penchez-vous vers moi et voici mes lèvres, et quand ce baiser me sera donné je vous jure que je disparaîtrai de votre vie ! »

Je n'ai rien célé de mon existence et vous savez comment dérivent ces âmes molles qui ne sont ni lâches tout à fait ni franchement courageuse. Il y avait deux chemins qui s'ouvraient devant moi et l'un conduisait à l'héroïque devoir sacerdotal, tandis que l'autre s'éloignait vers l'abîme. J'aurais dû m'engager dans le pre-

mier sans regarder les arbres qui ombrageaient le second, ou me perdre dans celui-ci sans déplorer d'avoir abandonné celui-là. Mais je crus pouvoir cheminer entre les deux. Et il en fut toujours ainsi jusqu'à l'instant de ma mort.

Il était donc inévitable que j'eusse la lâcheté de vouloir, par ce baiser sans témoins, racheter la paix que je n'avais pas eu la force de conquérir.

— Venez, dis-je, je reçois votre promesse et que Dieu me pardonne.

Et c'est ainsi que je commis la grande faute qui fut la source de mes malheurs.

*
* *

Je rejoignis le presbytère, l'âme bourrelée de remords. Je gravis l'escalier et, quand je fus sur le corridor qui conduisait à ma chambre, je vis la porte de M. Tissandier entrebâillée ; il était assis à son bureau, guettant sans doute ma rentrée, car il m'appela dès qu'il entendit le bruit de mes pas.

Je me souvins de son visage de l'après-midi et de ces larmes sur ses joues. J'entrai chez lui pour la première fois et il n'y avait point de lit, mais une natte sur le sol. Les murs étaient blanchis à la chaux, avec un soubassement marron et un crucifix de bois noir au-dessus de la natte. Il était assis sur un escabeau, les pieds posés sur la première marche, et son bureau était fait d'une planche qui reposait sur deux caisses vides.

Il eut un sourire en remarquant ma surprise, et il me fit asseoir.

Et alors je vis sur le bas de la table la jarretière que j'avais aperçue la veille entre les mains de Dominique.

— Antoine, me dit-il, je sais que vous avez besoin de moi !

— J'ai besoin de vous mon père et de la miséricorde de Dieu.

Et comme, je baissai le front,

— Mon enfant, dit-il, il faut que vous me pardonniez !

— Moi, mon père, vous pardonner !

— J'ai été sévère pour vous l'autre soir, et c'est moi qui vous ai poussé vers la faute.

Je le regardai avec stupeur et il prit avec le bord de son porte-plume la jarretière.

— Voici la preuve de votre péché, dit-il, et ceci a été trouvé par celui qui me l'a rapporté, dans un endroit où vous avez été aperçu en compagnie d'une personne d'un autre sexe. Agenouillez-vous auprès de moi et je ne vous refuserai point l'absolution !

— Mon père, mon père, je n'ai point commis la faute que vous croyez et ce Dominique est un être infâme qu'il faut chasser des abords de l'Eglise !

— Taisez-vous, reprit-il, ce n'est point à vous à parler, mais à moi. Depuis six ans que vous vivez à mes côtés, vous ne vous êtes pas douté des trésors d'affection qu'il y avait en moi, et la faute m'en incombe, je le sais. Remerciez Dieu de ne vous avoir point donné un de ces tempéraments qui brûlent sans laisser rayonner ni lumière ni chaleur. J'avais une mère, mon enfant, et une sœur que j'adorais. Elles n'eurent de moi ni caresses, ni mots aimables. Je fus inconsolable de leur mort et elles sont parties cependant avec la certitude que j'étais, pour l'une, un fils ingrat et, pour l'autre, un frère indifférent. Je puis dire que je m'attache aux choses comme aux gens et que dans cette poitrine osseuse il y a un cœur tendre et prompt à saigner ! Mais, j'ai la pudeur de la souffrance et il me semble qu'un mot plus chaleureux, une phrase sortant de la banalité vont mettre à nu mon âme et je la voile de silence ; je me suis attaché aux vi-

caires qui sont passés ici, mais tous ont quitté la paroisse en emportant de moi le souvenir d'un chef glacial et bourru. Cependant ce crucifix a vu mes larmes dans les jours qui précédaient leur départ ! Pour vous, mon enfant, vous avez vécu saintement votre vie discrète à mes côtés. J'ai discerné toutes vos faiblesses et toutes vos imperfections. C'est pour cela que je me suis tant attaché à vous.

— Mon père ! fis-je, la voix étranglée d'émotion.

Il fit un geste et continua.

— Je dis bien, et je ne suis pas homme à me reprendre. Mais me voici garrotté par quelqu'un qui est au-dessus de moi et mes bras ne peuvent pas s'ouvrir, ma bouche ne peut pas proférer les paroles qui naissent et foisonnent dans mon cœur. C'est ainsi que, lorsque j'ai vu le danger que vous couriez, j'ai voulu vous prévenir et je n'ai pu que vous pousser inconsciemment vers ce malheur qui vient de fondre sur vous ! Antoine, dit-il, avec plus de véhémence, vous n'avez point de volonté et votre âme, qui n'est pas contenue, s'échappe de toutes parts comme une eau qu'un enfant répand dans un panier. Mais la mienne est comprimée entre les parois qui l'emprisonnent et vous ne vous doutez pas du courage qu'il m'a fallu pour vous dire ces choses, ce soir ! »

Je crois bien que j'étais agenouillé près de lui et que j'avais ma tête sur ses genoux. Il poursuivit, sans me regarder.

— Mais enfin, je suis vieux et le sang qui me tourmente peut d'un moment à l'autre faire éclater un vaisseau et ce sera la mort foudroyante. Je ne veux pas partir sur un malentendu. J'ai besoin qu'il demeure sur la terre quelqu'un qui ait vu mon vrai visage et je veux que ce soit vous qui êtes malheureux. C'est ce que je me suis dit depuis cette autre soirée. Voici où je couche et Maria elle-même n'a jamais pénétré dans cette chambre. C'est

que j'ai meublé la sienne de mon lit et de mon armoire et elle n'a pas besoin de le savoir. Je vous dis cela pour vous prouver la sincérité de mes paroles et pour que vous reposiez votre âme sur la mienne comme vous le faites de votre tête sur mes genoux.

— Il est arrivé au-delà de ce que vous aviez prédit et à ces mauvais esprits dont vous me parliez pensaient du mal de nos relations, ils seraient hélas ! dans la vérité.

— Et croyez-vous, mon enfant, que je n'aie pas eu votre âge et que je n'aie point connu cette crise de tendresse qui a commencé chez vous avec l'automne.

Et il écouta mon récit, les yeux fermés, avec la mince ligne de sa bouche sur son visage dur et cuit. Je lui dis ce trouble où je me trouvais dans les quelques jours qui suivirent cette visite au presbytère; notre première soirée dans la pinède, et le spectacle que j'eus de Dominique dans la cabane; puis, enfin, l'entrevue de ce soir et cette jeune fille offerte d'impudeur à mes regards et ce baiser par quoi j'avais cru racheter de plus graves péchés.

— Quelle imprudence ! dit-il; c'est le poison que vous avez bu !

— Je n'y vois pas bien clair en moi-même. Il faut que cette nuit se passe, mais je crois, en effet, que l'oubli en sera plus long à venir.

— C'est donc que vous aimez, Antoine, reprit-il, la voix plus grave, après un silence.

Les images les plus troublantes tourbillonnèrent dans mon esprit. Je voyais les multiples aspects de Marcelle et quel homme n'aurait pas été enivré par les parfums de cette passion.

— Je le crois, mon père, dis-je, dans un soupir.

— Je ne vous en blâme point. Mais récitez votre acte de contrition pendant que je vais vous donner la Sainte-Absolution.

Quand il eut prononcé la formule du pardon, je me redressai et nous nous regardâmes tous deux les yeux gonflés de pleurs. Il m'ouvrit alors ses bras et je m'y précipitai en sanglottant.

Tout à coup, nous entendîmes frapper au portail du jardin, et des éclats de voix retentirent dans la nuit. Instinctivement, M. Tissandier poussa la porte de sa chambre. Nous perçumes dans le corridor puis sur le gravier le bruit des pas de Maria, et, soudain un grand cri qu'elle poussa.

— Ouvrez vite la fenêtre, mon enfant, que se passe-t-il ?

Nous fîmes claquer les volets et nous vîmes alors, entre les arbres de l'allée un homme qui portait comme un cadavre sur son dos et il marchait vers la maison, à petits pas précipités, presque en courant.

Puis, après un silence, on frappa dans la porte de notre chambre à grands coups de pieds, avec des jurons et des cris. Je courus ouvrir et je vis dans l'embrasure Dominique ensanglanté et il portait sur ses épaules la jeune fille inanimée, avec ses bras qui pendaient, sa chevelure défaite, et un filet de sang au coin de la bouche.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIEME PARTIE

Je vous narre maintenant la fin de mon histoire devant ma case de missionnaire, en Afrique, et le sol battu est craquelé, avec des pentes sinueuses, comme un pain de maïs.

Si vous êtes une âme comme moi, une âme sans corps, vous aurez abdiqué votre toute-puissance au bout de cette avenue dans la forêt, et vous aurez cheminé à l'al-

lure d'un homme depuis la lisière ensoleillée, jusqu'au rond-point où je vous attends.

Vous aurez renoncé à la vision synthétique de l'univers, à ces feux d'artifices d'étoiles et de comètes, à ces chutes dans le bleu, à ces nuages qui vous ensevelissent, comme une tombe qui vient à vous et vous aurez appris de nouveau à voir avec des yeux de chair l'embrouillement des lignes et la superposition des couleurs.

Ainsi donc, vous vous serez avancé, pendant des lieues entre deux haies d'arbres alignés comme des soldats sur les rives d'un fleuve sombre qui s'écoule par pans entiers en nappes lisses, où des bulles et des fils dessinent de minces épaisseurs. Il a creusé son lit dans une terre molle aux tons d'ardoise, feutrée par les chutes successives des feuilles. Ses eaux ont entraîné cette noire pourriture et le long de ses bords on aperçoit les sables roux et les graviers sous le courant limpide. Ainsi, entre les ombres de la forêt et la masse ténébreuse de pleines eaux, le rivage trace une ligne claire, comme une blessure sur le corps d'un nègre laisse apparaître entre ses lèvres foncées la pâleur de la chair qui a fini de saigner. Vous aurez rencontré, appuyés sur leurs longues lances, des hommes aux jambes grèles, l'une raide et l'autre pliée aux genoux. Ils ne se seront point émus, puisque vous êtes invisible, et c'est pourquoi également ne se seront point enfuies ces femmes accroupies qui prennent de l'eau dans le creux de leurs mains la répandent sur leurs cuisses. Et les gouttes roulent sans mouiller la peau huileuse et mate.

Et vous serez arrivé au rendez-vous que je vous donne, après des jours de marche où le soleil, sorti des eaux à une extrémité de l'avenue, s'y sera replongé à l'opposé. Vous aurez buté sur des racines allongées comme des serpents, et cette secousse aura suffi pour vider l'arbre de sa charge d'oiseaux. Mais moi, j'ai continué mon

chemin, sous la pluie de fientes qui tombait de ces vols impromptus, heureux comme si c'était le ciel qui m'avait lancé ces ordures au visage. Cette longue route équatoriale je l'ai trouvée trop facile à mon gré. J'ai maudit ce lit de feuilles sous nos pieds nus, ces lianes qui pendent des feuillages et trempent au fil de l'eau la pointe de leurs tiges, comme des jeunes filles frileuses tâtent du bout des doigts la fraîcheur d'une rivière ; car il me semblait que, pour dévorer la souillure que je portais, ces larges flammes de soleil tamisé n'étaient point assez brûlantes. J'appelais la souffrance, la fièvre, la mort. J'aurais aimé, comme Caïn sentir peser sur mes épaules la colère de Dieu. Mais il s'était détourné de moi et je marchais dans son silence. J'avais beau, dans l'excès de mes fatigues m'agenouiller sur la terre trop molle pour le supplier de me frapper; j'avais beau lui offrir ma vie; le visage tourné vers ces trous par où l'on aperçoit l'azur dans les feuillages : « Seigneur faites-moi périr, où vous voudrez, quand vous voudrez et comment vous voudrez ! » Il n'avait que faire de mon repentir ; il détournait son front et ne m'entendait point. J'étais en face de lui, comme un fils devant un père qu'il a offensé, et il aspire après le châtiment ; rien ne lui semble plus terrible que cette foudre sévère et close et que ces yeux qui ne veulent point regarder. Il accepterait des coups avec reconnaissance; et il attend que passent les jours. Il revient humblement devant cet homme grave et calme qui ne prête attention ni à ses pas, ni à ses regards, ni à ses soupirs. Il épie ses désirs et s'ingénie à les satisfaire. Il lui tend les objets dont il a besoin et qu'il écarte d'un geste digne de la main. Il répond aux questions qu'on ne lui pose point et n'obtient pas de réponses à celles qu'il hasarde ; jusqu'au jour où l'ire paternelle se sera toute évaporée. Et alors le fils se jettera dans les bras qui se seront ouverts de nouveau. Mais la colère de

Dieu ne se lasse point, ou du moins les minutes dont se compose notre vie sont depuis longtemps écoulées jusqu'à la dernière qu'elle n'est pas encore apaisée.

Si donc vous êtes une âme, revenez avec moi sur la terre d'Afrique et recevez la fin de cette longue confession. Possédez de moi une charnelle apparence délimitée dans l'espace par les contours de mon corps, avec cette barbe grise sur ma poitrine, et les lambeaux de ma soutane autour des reins. Ce sera une expiation que de recréer par la vertu magique des mots, les choses qui se sont passées depuis cette soirée de septembre où Dominique est apparu, dans la chambre de M. Tissandier, avec le corps de Marcelle Chambon sur ses épaules.

Je la revois, mince comme un fuseau, sur la natte de jonc. La tête repose dans la touffe des cheveux où le vent qui passe sous la porte fait remuer des feuilles accrochées. Les mains sont croisées sur le buste, l'une serrant l'avant-bras gauche et l'autre, pendant avec les doigts allongés et à peine écartés. Et le corps qui s'enfle à la hauteur des hanches s'effile jusqu'à la pointe des souliers. La mort qui vient de poser un premier baiser sur ce visage, y a effacé l'impudique splendeur née du désir qui mouille les yeux entr'ouvre les lèvres et empourpre les joues. Cette irréelle pâleur, ces narines pincées, cette ligne douloureuse de la bouche, je les évoque dans la chambre obscure, à la lumière de la lampe que nous avons transportée sur la caisse basse où M. Tissandier pose chaque soir, avant de s'endormir son livre de chevet. Le hasard secourable a remonté sur la poitrine lacérée les lanières et les lambeaux du linge fin. O mort purificatrice, tes mains laborieuses lavent de toute souillure les cadavres que tu vas dévorer. Il n'y a plus rien que de chaste dans cette longue jeune fille qui va mourir.

Nous nous sommes redressés cependant et nous nous

sommes alors souvenus de Dominique. Nous l'avons aperçu dans le rectangle noir de la porte béante. Petit, son large buste penché en avant, les jambes torses, avec les bras qui pendaient de chaque côté de son corps, les mains velues et entr'ouvertes, il demeurait immobile, dans une attitude simiesque, et ses yeux, brillants d'une flamme impure, restaient fixés sur la table encombrée de papiers. Il ne répondit à aucune de nos questions ; et je compris soudain que c'était la jarretière, jetée par M. Tissandier sur son bureau qui absorbait son attention. Une brusque colère m'envahit, je voulus me précipiter sur lui mais M. Tissandier m'arrêta d'un geste de la main.

Faisant disparaître l'objet de son ignoble convoitise il essaya de nouveau d'obtenir du crétin une lueur de vérité. Mais Dominique, comme un enfant à qui on vient d'ôter un sucre d'orge, tendit la main vers le bureau, frappa le sol d'un pied nerveux avec des cris de rage et des trépignements. Il n'y avait plus qu'à le jeter dehors comme une bête puante, et j'entendis ce robuste prêtre pousser le mendiant dans le corridor, puis les pas s'éloignèrent dans le jardin et le bruit du portail de fer, brusquement rejeté, retentit.

Dans le moment que je fus seul avec elle, je me penchai vers la jeune fille et soulevai sa tête pour la poser sur un oreiller. Et je la contemplai, le regard brouillé de larmes, goûtant le bonheur amer de ne plus penser, de n'être plus que douleur et pitié. C'est alors qu'elle entr'ouvrit ses yeux et me regarda avec bonté.

— Vous voyez, Antoine, dit-elle, d'une voix faible comme un souffle, vous voyez que j'ai tenu parole !

— Hélas ! qu'avez-vous fait ? m'écriai-je.

Marcel NALPAS.

Les Livres

Dedalus, par JAMES JOYCE (traduction de Ludmila Savitsky), (*Crès. la Sirène*).

Il y a des livres parlés, il y a des livres chantés. De ces derniers, il ne faut pas plus s'inquiéter d'extraire ce qu'on appelle le « sujet » qu'on ne s'inquiète de comprendre toutes les paroles d'un beau chant. La voix nous en apprend bien davantage.

Il faut que le « timbre » de *Dedalus* soit d'une particulière sonorité pour qu'il ait résisté plutôt bien que mal à cette épreuve redoutable qu'est le passage dans la nôtre d'une langue aussi métaphorique que l'anglaise. Le sujet n'est pas autre chose que cette *éducation sentimentale* à laquelle nous voyons tant des nôtres s'essayer aujourd'hui, et avec une insistance telle que le public s'en plaint, paraît-il. Par quoi il semble ignorer combien notre littérature, qui s'est toujours appliquée de préférence aux histoires de grandes personnes, a longtemps été pauvre à cet égard, comparativement au roman anglais justement. Or, il me paraît évident que la psychologie infantile doive être à la base de toute autre. Un Stendhal, un Balzac, nous eussent décrit surtout l'entrée de Stéphen dans le monde. Au contraire, c'est à la disparition progressive de l'enfance, à la première mue de l'adolescence, — bien plus pathétique, à mon avis, que la vie de jeune homme proprement dite, — que s'est appliqué Joyce dans *Dedalus*.

Ce qui fait l'extrême difficulté de tels récits, où, en raison de l'instabilité foncière du héros, nulle aventure ne peut, comme on dit, prendre « corps », c'est que l'auteur se trouve moralement obligé à une composition très lâche. Le mieux qu'il ait à faire est sans doute d'en convenir. S'il s'égare, c'est qu'aucune nécessité intérieure ne le poussait à prendre la plume, et, soyez en sûrs, il la posera avant de finir. Il faut admirer le courage avec lequel Joyce s'est jeté, s'est plongé dans le chaos de son Stephen, et que, sans tricher une seule fois, il soit parvenu à en sortir, tant bien que mal, avec lui.

Une grande partie du livre est écrite en « monologues intérieurs ». Bien que Giraudoux, dans sa *Juliette*, ait souri de ce procédé, et que je sois amoureux de Giraudoux, je veux croire

aux nombreuses ressources qu'il apporte au romancier. (voir : *Amants, heureux amants*, de Larbaud ; *Jean Darien*, de Léon Bapp). Ce procédé — j'emploie ce mot à contre-cœur et simplement parce que je n'en trouve pas d'autre — consiste à animer un état d'âme au lieu de l'expliquer ; à faire assister le lecteur le plus intégralement possible, aux associations d'images et d'idées par lequel le personnage en a lui-même notion. Le procédé ne cesse d'en être un que si auteur et lecteur sont dupes du même mirage, de telle sorte que le « truquage » soit réduit au minimum. Sans cette bonne foi élimentaire, — j'allais dire : Sans cette naïveté — le truquage est d'une odieuse facilité. Vous en aurez sous peu des exemples, n'en doutez pas.

Ni cette bonne foi, si cette naïveté ne manquent à Joyce. Ce sont elles qui donnent à son style tant de prestige, de souplesse et de chaleur. Bien plus que de composer, ce qui implique toujours quelques ruses, il s'est soucié de conserver au caractère de Stephen ses intermittences et son désordre. Nous sommes vraiment dans le foyer d'une âme. L'admirable est que, de cet apparent chaos, se dégage tout de même une harmonie. La contre-partie de cette abondance est sans doute une certaine lourdeur. J'avoue que la lecture de ce livre st fatigante. Mais il faut tenir compte du refroidissement que subit toujours un livre, quelle que soit l'excellence de la traduction, en passant d'une langue dans une autre, refroidissement qui semble être en proportion de la richesse du style. Tant il est vrai que la signification profonde de la page écrite se dégage, au moins autant, de la musique des mots que de leur sens littéral.

Gabriel d'AUBARÈDE.

« **Le Poème de l'Amour** », par Mme la Comtesse de Noailles (*A. Fayard*).

En un temps où les poètes se croient obligés de chanter les Hercules du Stade Pershing et les éphèbes internationaux de jeux simili-olympiques, ou de dire sur les mêmes rythmes mirlitonesques les bars américains, les tirs à pigeons, et les courtisanes oxygénées de Magic-City ou de Luna-Park, voire l'incohérente psycho-métaphysique d'un Bergson réfracté à travers le prisme de Valéry, c'est un véritable étonnement pour l'amateur de poèmes que de découvrir un volume de vers dont le titre soit à la fois si simple et si élevé,

La comtesse de Noailles, le « Poème de l'Amour ! » Vous vous attendez à une œuvre de passion orageuse et charnelle ; vous pensez entendre un perpétuel cri d'amour, une sorte de spasme dans un paysage harmonieux où l'air est uniformément mol, où les feuillages sont en toute saison lisses et bleus sous un petit soleil qui danse dans l'air sucré. Hé bien! Dans ce nouveau livre vous ne trouvez rien ou presque rien de tout cela. Celle qui rêvait de descendre :

Le front ceint du bourgeon violet des acanthes
Dans la terre amoureuse où dorment les bacchantes

l'amante de la nature, la grande poétesse du « Cœur inoubliable » et des « Eblouissements », fait entendre aujourd'hui un chant d'une pureté toute classique et au cours duquel transparaît le souci de contenir et de diriger le flot débordant du rêve et de la pensée. Rassurons-nous, la merveilleuse évocatrice dont les rythmes divins bercèrent notre adolescence, le plus beau poète de ce temps n'a pas sombré dans cette vague mortelle d'intellectualisme qui, depuis la guerre, en réaction contre les vagissements et le nihilisme des avant-gardes, déferle sur la poésie française.

Il est impossible de caractériser ce livre parce qu'il est sincère. Au fond il est banal parce qu'il est humain, parce qu'il est le chant de l'amour, le poème de la vie quotidienne soudainement ennoblie parce qu'aux heures de la passion, l'acte le plus vulgaire est animé d'une pensée d'éternité.

Livre sincère et vécu bien que par une pudeur étrange l'auteur présentât ses poèmes comme une œuvre d'imagination dédiée à l'amour, « passion cruelle et vaine ». Dans ces strophes Anna de Noailles rejoint Sapphô, l'amoureuse de Lesbos, la poétesse dont le front était ceint du pâle rameau d'olivier, et aussi Louise Labbé, la « belle Cordière », qui, sous le ciel voilé de Lyon, exhalait son amour en chansons plaintives. Il semble aussi qu'une voix jeune et fraîche, tue depuis peu celle-là se fasse encore entendre, celle de René Vivien, la poétesse aux violettes. Tout le charme exquis de l'amour féminin transparait en ces vers :

Et tout de même, comme un cygne,
Je mets ma tête sous mon aile...

Mais la grande idée du « Poème de l'Amour » c'est celle de l'Inconnu. Les lèvres se joignent mais les âmes s'ignorent. Cette idée se trouve exprimée de façon un peu trop intellectualiste. Pourquoi l'étreinte - dit le poète :

Espère-t-on ainsi capter

La part de l'âme inviolable,
Et voler, par la volupté,
A l'être épars et dévasté,
Sa solitude insaisissable ?

Si les âmes plus que les lèvres sont lointaines, le devoir de l'amante est de se révéler à l'amant :

Aimer, c'est ne mentir plus.

L'assertion touche au paradoxe, et ce sentiment très noble d'ailleurs fait du livre une œuvre profondément passionnée et immorale. Tout comme une héroïne de Racine ou de M. Francis Carco, Anna de Noailles s'écrie en vers d'ailleurs assez plats :

Si j'apprenais soudain que, triste, halluciné,
Maudissant, haïssant, tu as assassiné,
J'irai tranquillement vers cette main mortelle,
J'abdiquerai le monde et me tiendrai près d'elle.

La moralité de tels sentiments touche au mélodrame, mais, au fond l'œuvre ne peut qu'y gagner en sincérité. D'ailleurs le lyrisme peut tout pardonner :

C'est par mon étendue et mon élan sans frein
Que mon être, cherchant ses frères, les dépasse,
Et que je suis toujours montante dans l'espace
Comme le cri du coq et l'ouragan marin.

Nous admirerons aussi ces quelques vers où le poète a dit la beauté de la rêverie silencieuse et inconsciente :

Prolongeant sa douceur étale
Le jour ressemble aux autres jours;
Un craintif et secret amour
Rêve, sans ouvrir des pétales.

Le sens de la musique et la beauté somptueuse des images caractérisent toujours ce poème mais il est tout de même moins

imagé que les recueils précédents. Je veux donner toutefois quelques exemples de vers véritablement évocateurs :

L'atmosphère est tendue et roide,
Le beau ciel d'argent dépoli
Allonge sa paix où se creuse
Le puits des étoiles neigeuses.
. . . .
Sur le sol, l'ombre des rosiers
Est comme un geste extasié
De la terre à la douce lune...

Et surtout cette fine notation de bruits au crépuscule :

Comme un clair ricochet d'étoile sur les eaux,
Dont les lueurs seraient faiblement inégales,
Un crapaud, retiré dans la paix des roseaux
Fait gonfler et crever entre de courts repos
Ses deux bulles d'air musicales...

Mais c'est dans les pages où le poète nous dit l'évolution de son cœur de l'amour de la nature à l'amour humain que nous trouvons à la fois les plus pures images et l'explication de l'art de la comtesse de Noailles :

Comment sauter l'azur? Ah! puis-je
Chanter encor les vastes cieux,
Moi qui chancelle du vertige
De voir, dans le bleu de tes yeux,
Le profond espace !
O prunelles
Anxieuses au fond desquelles
Tournoie une noire hirondelle.

Ainsi la bacchante du « Cœur innombrable » sacrifie-t-elle à l'amour humain : A ses yeux la nature est désormais morte et sans âme. Et à pareil changement d'esprit, la poésie d'Anna de Noailles, si elle est moins agréable et séduisante, gagne en profondeur et en vérité humaines. En ce sens les dernières pièces du poème atteignent à un pessimisme dont les accents pathétiques ne sont pas dépourvus de grandeur. Je dirai même que c'est là, et de beaucoup, la meilleure partie du livre. Je voudrais citer tout au long :

« J'irai vers cette femme en ce matin d'Automne,
« J'aborderai ces yeux plus larges que le vent !

. . . .

Non tu ne te dis pas : Que puis-je craindre en somme,
Puisque rien ne me nuit en son plaintif désir ?
Cette compagne insigne et songeuse des hommes,
Serai-je la seule âme à ne pas l'accueillir ?

Et surtout la pièce finale du poème :

Rien ! Partout l'éphémère et partout le risible,
Partout l'insulte au cœur, partout la surdité
Du destin, qui choisit pour délicate cible
La noblesse de l'homme et sa sécurité.

Vigny aurait pu souscrire à ce douloureux aveu, Vigny ou plutôt Léopardi dont la poésie à la fois harmonieuse et tourmentée n'est pas sans analogie avec celle de la comtesse de Noailles. Puis voici, après la rêverie mélancolique, le cri de confiance, de joie, large et vaste, sublime en sa simplicité concise et pareil à quelque chœur d'Euripide :

Et parmi cette affreuse et poignardante injure,
Seulement toi, visage au masque de velours,
Divinité maligne, enivrante, âpre et pure,
Consolateur cruel, doux et terrible amour !

Ainsi ce livre se termine sur cette invocation à l'Eros maître des hommes et des dieux.

Si l'on voulait situer ce recueil dans l'œuvre de son auteur, il faudrait, selon moi, le comparer au « Cœur innombrable » qui, en bien de points, en constitue l'antithèse. Mais pour effectuer ce parallèle, une étude trop vaste serait nécessaire. Je me contenterai de dire que ce livre n'est pas indigne de son auteur, mais que, sans hésitation, je lui préfère les « Eblouissements ». Le Poème de l'Amour » est dépourvu d'un je ne sais quoi qui le fasse aimer. On en peut admirer la forme, voire la sincérité morale mais on n'en fera jamais un livre de chevet.

« **Au soleil du stade** », par Alfred Robert.

Je dois dire à M. Alfred Robert que son titre m'a fait peur ! J'ai cru que le beau poète des « Colombes dans les lauriers »

se lançait sur les traces de M. Paul Souchon, dans quelque lyrique cent mètres, ou qu'il allait engager avec de Monterlhant, ce « prince des images », cet excellent poète en prose qui méconnaît les règles du rugby, une harmonieuse série de passes poétiques qui eussent à coup sûr abouti à un placage sur les touches de la critique. Grâce au ciel, Alfred Robert n'a pas fait de la littérature sportive : c'est à peine s'il a sprinté en octosyllabes pour faire honneur à M. Desgranges de l' « Auto ». Partout ailleurs A. Robert n'a évoqué que les jeux olympiques de l'antiquité en de beaux vers parnassiens :

J'entends chanter au vent les pins mélodieux
Près du salut d'argent de tes oliviers pâles,
Et je vois se mêler sous l'envol des sandales,
La poudre des Héros et la cendre des Dieux.

En d'autres pages, il adresse un adieu ému aux athlètes morts à la guerre et ce chant qui s'élargit souvent est digne de ceux qu'il pleure :

La vie était en vous, vaste, limpide et franche
Comme une eau de printemps ;
Vous portiez, rose ardente et douce, sur sa branche
L'orgueil de vos vingt ans !

Je voudrais pouvoir citer des centaines d'autres vers aussi lumineux et aussi purs. Le rythme et la prosodie sont toujours rigoureusement observés. L'auteur conserve même pour les noms grecs l'orthographe un peu veillie de Leconte de Lisle. En somme l'art de ce poète se révèle comme très classique. L'œuvre est d'un esprit amoureux de la beauté et de la lumière : on y devine une âme méditerranéenne. Mais que je préfère aux prétentions sportives d'Alfred Robert les lumineuses évocations qui font le charme de son précédent recueil ! En définitive, et en dépit de très belles pages, « Au soleil du stade » est l'erreur d'un très bon poète.

Revue des Revues

CONTRE LA GUERRE DE DEMAIN

Dans une belle étude consacrée à Georges Duhamel (*Mercure de France*), M. César Santelli nous montre le profond romancier de la Vie des Martyrs, de Civilisation, en lutte contre l'idée de la guerre. Georges Duhamel voit avec angoisse la « littérature de convention » d'après-guerre s'attacher à faire oublier l'horreur des cinq années criminelles, à détourner l'esprit des hommes des nécessaires leçons payées par tant de sang.

Est-ce que le sacrifice aura été vain ? — Est-ce que nous nous retrouverons demain, ayant tout oublié, devant les mêmes angoisses, les mêmes tragiques nécessités, avec notre ignorance de jadis ?

« Années sanglantes, s'écrie Duhamel, qu'allez-vous devenir aux mains des artisans de la légende ? »

Et c'est parce que nous oublions si facilement la grande voix de la souffrance, c'est parce que nous reprenons avec indifférence le harnais et les œillères d'avant-guerre, c'est parce que nous repoussons, par veulerie, par égoïsme, tout ce qui nous rappelle la grande épreuve, qu'une nouvelle catastrophe est possible.

Citons M. César Santelli :

« Et une fois la guerre finie, nous nous faisons les complices de ceux qui « pavoisent l'effarante vérité ». Au lieu de laisser parler le cœur et le laisser crier son indignation, nous travaillons à en triompher et par là même, nous travaillons au retour de la guerre. Nous travaillons à notre endurcissement ; nous voulons nous habituer à la souffrance pour ne plus en éprouver l'amertume. Là est précisément le danger pour l'Avenir. Dans les *entretiens dans le tumulte*, qui sont le complément naturel de *Civilisation*, Duhamel s'efforce de prévenir une nouvelle catastrophe.

« Il faut refuser de nous laisser endurcir, de devenir indifférents, aveugles, sourds. Pour que le sacrifice ait toute sa portée, il faut qu'il soit jusqu'au bout très amer, que la coupe soit réellement vidée jusqu'à la lie — la lie comprise. »

Mais Duhamel sait que la plupart des hommes préfèreront,

à la coupe amère du souvenir, la coupe délicieuse de l'oubli, que les professionnels de la haine préparent dans leurs officines. Il devine que tout va recommencer comme si rien ne s'était passé... Voici ce que les morts crient aux camarades qui ont échappé à la tuerie :

« Vous allez reprendre votre morale usée, vos vieilles religions compromises, vos institutions sociales et politiques condamnées, votre verre d'absinthe, votre esprit de clocher, votre naufrage quotidien... Vous allez seulement renflouer l'épave... Pourquoi nous avoir laissé croire que ce serait une belle caravelle toute neuve que vous lanceriez sur cette mer de pourpre... Ce n'est pas avec les vieilles pierres que vous reconstituerez une maison solide... Qu'un seul de vous parle de résurrection et non pas de recommencement, et l'éternité sera douce à nos âmes anéanties. »

Duhamel est cet ouvrier qui, dans la solitude, édifie, pierre à pierre, la nouvelle maison dont les morts ont rêvé pour les survivants du cataclysme.

LE MARIAGE OBLIGATOIRE PEUT-IL RELEVER LA NATALITÉ ?

M. Henry Spont, dans la *Revue Mondiale*, ayant proposé, pour relever notre natalité défaillante, la panacée du mariage obligatoire, a demandé à diverses personnalités de l'éclairer de leurs avis. Il semblerait, à lire leurs réponses, que le projet de M. Henry Spont trouvera bien peu d'adhérents.

Et d'abord, nul ne veut du mariage obligatoire.

M. le docteur Delbet se prononce catégoriquement :

« Luther déclare qu'on n'a pas le droit de priver un homme de femme ; j'estime qu'on a encore moins le droit de lui en imposer une. »

Madame S. Grimberg est plus véhémente encore :

« Le mariage obligatoire ? — Quel égarement, quelle aberration, quel non-sens ! »

M. Maurice Boissard s'en indigne dans les *Nouvelles Littéraires :*

« Nous avons déjà le service militaire obligatoire, qui est la honte des sociétés actuelles, et l'instruction obligatoire qui crée tant d'ânes prétentieux. On nous a parlé récemment du vote obligatoire. Voici maintenant qu'un M. Henry Spont, qui doit être marié et malheureux en ménage sans doute, ce qui le pousse

à être jaloux des célibataires, pose la question du mariage obligatoire. Je l'ai souvent écrit : jamais on ne vit d'époque plus bête que la nôtre. En voilà encore une preuve. »

Non, en vérité, nous vivons entourés de tant de contraintes, légales, fiscales, sociales, que la seule pensée d'en créer de nouvelles nous paraît insupportable. J'ai bien peur que la voix de M. Henry Spont ne trouve d'autres échos que les lamentations des mères de jeunes filles à marier, dont la guerre à tant diminué les chances...

Supposons le mariage obligatoire établi. Serait-il efficace ?

Là encore, M. Spont n'enregistre que désaveux.

De M. Jean Ajalbert :

« Quand les unions volontaires produisent si peu d'enfants, que peut-on espérer d'accouplements forcés ? »

De M. Robert Godefroy :

« La persuasion morale seule est féconde. (Hum!) — N'espérez rien de la contrainte légale. »

Ce projet ira fort probablement rejoindre au grenier des vieilles lunes l'œuvre de tous ces Congrès de la natalité, où des vieillards solennels — parfois célibataires — que leur situation sociale, — parfois parasitaire — avait mis à même d'élever leur famille à l'abri de la gêne, se torturaient les méninges pour obliger la pauvre humanité à copuler avec fruit. Ni la contrainte sociale, ni même la persuasion morale, ni la perspective d'un redoutable avenir national ne prévaudront dans l'esprit du père de famille écrasé de charges, luttant désespérément contre la vie chère, contre la crise du logement, contre les exigences du fisc, sur la pensée d'une nouvelle charge. Rien que pour mettre l'enfant au monde, il faut verser au médecin-accoucheur des honoraires variant de cinq cents à quinze cents francs ; il faut, pour veiller sur les jours précaires du tout petit, des soins constants, et les notes du pharmacien moderne dépassent de beaucoup en extravagance les mémoires de l'apothicaire Fleurant... Or, comment se manifeste l'aide de la société ? Par la promiscuité des hôpitaux, par quelques aumônes dérisoires, délivrées par des guichets hargneux, après des dérangements et des errements sans nombre.

Tant que la société ne s'occupera pas véritablement de la famille, tant que la vie sera dure aux classes moyenne et laborieuse, tant que l'enfant ne sera pas protégé contre le médecin, le pharmacien, le propriétaire, le mercanti de l'alimentation, du vêtement, de la chaussure, la crise de la natalité sévira. Et tout

ce que l'on tentera, en dehors de ces considérations, ne sera qu'illusoire.

A PROPOS DE LA MORT DU GRAND POETE CATALAN ANGEL GUIMERA

Du *Mercure de France*, sous la signature J.-S. Pons :

« Angel Guimera est mort le samedi 19 juillet 1924, dans la maison de la famille Aldevert, non loin de la Plaça del Pi, au cœur de vieux Barcelone. Ses obsèques ont été la manifestation d'un deuil national. Les fleuristes de la Rambla ont tressé d'innombrables couronnes de fleurs. Toutes les roses d'un dimanche lui ont été offertes. Les balcons étaient ornés de tentures noires, et les femmes s'y agenouillaient, au passage du convoi qui pouvait à peine s'organiser au milieu d'une foule immense...

Rien n'est plus émouvant que cette popularité dont jouissait Guimera. Si elle l'a accompagné dans sa tombe, elle s'était déjà manifestée en 1909, en cette journée de mai où on lui rendit un hommage national, pour fêter ses soixante ans. Debout, dans la tribune que l'on avait dressée sur la place de Catalogne, le poète vit défiler devant lui tous les corps de la ville et jusqu'aux moindres artisans. Ses pièces furent reprises dans tous les théâtres.

Guimera n'a pas été l'homme d'un jour, mais le poète d'une époque et le vivant symbole des aspirations d'un peuple. »

LA BELLE PROVENCE

Dans la « Revue Européenne », une *petite suite toulonnaise*, toute de charme et de fraîcheur, de Jean-Louis Vaudoyer, dont j'extrais ce finale :

AU CAFÉ DE LA RADE

Ce sont des ombres de galères
Que pavoise ce beau couchant.
Je songe aux faunesques colères
De Puget, génie écumant.

Saint-Mandrier est en or rose
Sur une mer de cristal bleu.
Le ciel fait une apothéose
Chaque nuage cherche un Dieu.

Prépare les robes de Flore
Et les perruques d'Apollon,
Grand Claude ! C'est toi qui décore
La vieille rade de Toulon.

Les caps entrent dans la lumière
Comme des lèvres dans un fruit.
Voici l'étoile messagère
Qu'annonçait la lune à la nuit.

Le couchant, sur la vieille darse
Revêt d'hyacinthe les flots
Et montre Cléopâtre, à Tarse,
Dans un peuple de matelots.

ENCORE LE PLAGIAT ?

Madame Gérard d'Houville, analysant dans « Candide » le récent ouvrage de Mlle Camille Mallarmé, « l'Amour sans visage », eut la généreuse imprudence d'en citer une page remarquablement bien venue... Voici que la « Criée » sous la signature « Cuique Suum » a eu la curiosité de rapprocher ce texte d'une page de J.-H. Fabre; est-ce coïncidence, réminiscence, plagiat ? — La comparaison ne laisse pas que d'être fort troublante. Voici d'ailleurs les deux textes :

De J.-H. Fabre :

« Le grillon d'Italie n'a pas le costume noir et les formes lourdes caractéristiques de la série. C'est, au contraire, un insecte fluet, débile, tout pâle, presque blanc, comme il convient à des habitudes nocturnes. On craint de l'écraser rien qu'en le prenant avec les doigts. Sur les arbustes de toute nature, sur les hautes herbes, il mène une vie aérienne et rarement descend à terre. Son chant, gracieux, concert des soirées calmes et chaudes, de juillet jusqu'en octobre, commence au coucher du soleil et se continue la majeure partie de la nuit.

Mais personne, tant les mœurs du pâle grillon sont mystérieuses, ne sait exactement la provenance de la sérénade.

... Sa chanson est un gri-i-i, gri-i-i lent et doux, rendu plus expressif par un léger chevrottement. A l'entendre, on devine l'extrême finesse et l'ampleur des membranes vibrantes... Au moindre bruit, l'exécutant se fait ventriloque...

De M^lle^ Camille Mallarmé :

« Le grillon d'Itale n'a pas le costume noir et les formes lourdes du grillon de nos champs ; c'est un insecte fluet, délicat comme il convient à des habitudes nocturnes ; on craint de l'écraser en le prenant entre deux doigts. Sur les arbousiers, les romarins, les cistes à fleurs rouges, les thérébinthes, il mène une vie aérienne et rarement descend à terre... Son chant commence au coucher du soleil et se continue la majeure partie de la nuit ; mais personne, tant les mœurs du pâle grillon sont mystérieuses ne sait exactement d'où provient la sérénade. C'est un gri-i-i lent et doux, d'une limpidité cristalline, rendu plus expressif par le léger frémissement que l'extrême finesse et l'ampleur des membranes vibratoires prolongent parfois comme un écho, si bien que le musicien semble mettre alors la sourdine à son petit luth. »

Et Cuique Suum ajoute :

« Je n'accuserai pas Mme Gérard d'Houville de négligence ou d'incompétence ; on ne saurait avoir présentes à l'esprit toutes les œuvres contemporaines, même remarquables... Le hasard a fait singulièrement les choses en révélant à l'encontre de M^lle^ C. Mallarmé un procédé littéraire qui n'est point généralement à l'honneur de ceux qui l'emploient. »

Je n'ai pas l'intention, en citant ces lignes, de réveiller les querelles auxquelles donna lieu naguère un plagiat retentissant. Mais je veux signaler à la gent littéraire, souvent hargneuse et susceptible, un procédé fort en honneur chez les musiciens, et qui écarte dès l'abord toute idée de malfaçon ou de larcin : pourquoi, quand il s'agit de textes aussi voisins d'autres textes illustres, ne pas écrire, en tête :

« Variations de X sur un Thème de Y » ?

Tout le monde y trouverait son compte...

G. Mouren.

La Peinture

LA PEINTURE A MARSEILLE

Nous avons eu à Marseille le mois dernier une très intéressante manifestation artistique. L'administration des Beaux-Arts désireuse de rénover entièrement l'allure de notre théâtre municipal ouvrit un concours entre les peintres décorateurs afin de découvrir « l'As » auquel elle confierait l'exécution des décors d'opéra pour le futur exercice. L'As fut découvert en la personne de l'excellent artiste qu'est *Vivès Apy*. Nous sommes heureux de le féliciter ici, car sa modestie ne nous fournit pas assez l'occasion d'écrire tout le bien que nous en pensons. Nous remercions les membres du jury qui surent si bien choisir et nous aimerions aussi adresser maintes louanges à l'administration des Beaux-Arts pour une si bonne initiative, si nous n'avions appris qu'une nouvelle compétition va s'ouvrir sur le même sujet (sans doute pour repêcher les candidats malheureux quoique officiels).

Je voudrais regretter aussi que l'exposition des œuvres présentées eût été aussi rigoureusement anonyme. L'effort fait par deux ou trois artistes méritait, à défaut de récompense, au moins un peu de publicité. Encore que Vivès Apy eut été incomparablement supérieur aux autres concurrents il fallait mentionner certain « Mancenillier » du dernier acte de l'*Africaine* où nous avons cru reconnaître la main d'un bel artiste qui fit une remarquable exposition à la maison des Arts il y a 2 ou 3 ans. Il conviendrait aussi de ne pas passer sous silence certain « dancing » de Carmen et le premier acte de Manon, malgré que le coche d'Arras s'arrêtât devant des maisons dont les détails architecturaux s'apparentent singulièrement aux gouaches caennaise de notre ami *Canepa*. Pour les autres, n'en parlons pas, par charité.

En somme, trois artistes dans cette exposition — et trois tempéraments différents. Nous en avons tiré cette leçon que le « modernisme » est moins dans l'outrance des coloris que dans l'idée qui mène la main. Est-il rien de plus doux à l'œil que le « Faust » de Vivès Apy ? Est-il rien de plus classique que son

« Hôtel de Transylvanie » ? rien de moins truculent que « Carmen » ? Et pourtant quelle lumière dans cette Espagne véridique. Quelle justesse dans cette « Route du Havre » qui n'est qu'un coin stylisée de notre admirable Normandie et quelle fantaisie dans ces collines Rhénanes scrupuleusement exactes. Seulement..., seulement, je me demande quelle allure aura le petit Méphisto ridicule de Gounod avec son maillot collant du plus bel écarlate et ses cornes ridicules au milieu d'un pareil décor. Monsieur Vivès Apy qui a lu Goethe a eu la bonne fortune d'oublier la Ronde du Veau d'or. C'est une chance pour lui. Hélas qu'en vont penser les spectateurs ? Avec les décors de Faust que nous avons admiré on pourrait réaliser une fort belle chose, mais il faudrait confier au décorateur le soin de dessiner les costumes, d'organiser la mise en scène et lui laisser le droit de supprimer la musique. (Mais je prie mon ami Marion de m'excuser, je crois que j'empiète sur son territoire). Cependant, en matière de décoration théâtrale est-il possible de négliger quelque chose. En matière d'art, tout ce qui concourt au succès d'une œuvre doit être lié étroitement. Lisez ce que dit Moussinac à propos de la représentation de Pellias et Mélisande au théâtre de l'Œuvre dans la salle des Bouffes-Parisiennes : « Les collaborateurs étaient unis par le plus profond amour du théâtre. Ils travaillèrent en commun aux costumes dessinés d'après les primitifs flamands, notamment le costume de Mélisande d'après la Sainte Ursule de Memling. (Chasse de Bruges) d'accord en cela avec Maeterlinck qui écrivait à Lugné Poë : « Le plus important serait d'en harmoniser les nuances entre elles et aux décors ». Et il n'y avait pas encore la musique de Debussy. Je sais bien que quelques puristes diront que cela n'a qu'une importance secondaire. A l'opéra c'est la musique seule qui compte au point que quelques fervents pour mieux goûter l'ouvrage closent les paupières pour n'être pas gênés dans leur jouissance auditive. Cela m'a semblé toujours assez ridicule. Recueillez-vous pour entendre la symphonie inachevée ou le XII• quatuor, mais l'opéra est un tout dont on ne doit rien séparer — joie des yeux, joies de l'ouïe, joies de l'Esprit tout devrait être conjugué pour créer en belle œuvre et si vous tenez tant que cela à nier l'importance du décor, supprimez-le complètement. Faites jouer la pièce devant un rideau de soie claire sur laquelle un projecteur enverra des couleurs qui s'harmoniseront avec la musique. Les Russes l'avaient déjà essayé avec leur clavier de lumière et cette tentative n'était déjà pas si ridi-

cule. Du reste, c'est un peu ce qu'a voulu faire Vivès Apy avec certaines de ses compositions qui échappent au réalisme et créent un état d'esprit, suscitent un paysage, un intérieur, (chambre et jardin de Marguerite), plutôt qu'elle ne les peignent. Oh ! ces fonds d'un réalisme à crier qui ondulent au moindre souffle. Ecoutez Alphonse Germain écrivant dans « La Plume, 1892 » : Le prétentieux trompe l'œil des machines à grand spectacle, espoir des carcassiers, délice du vulgaire abaisse la scène au niveau du cirque ou de l'exhibition panoramique ; quant à la fameuse plantation exacte chère aux photographes de la dramaturgie, faillant toujours par quelque détail, elle reconstitue la vérité à peu près comme reconstitue l'histoire une figuration Chienlisée.

Le théâtre ne donne et ne peut donner que l'apparence des choses, ce qui élève à l'art; c'est l'inférioriser que le transformer en kaleïdoscope, en agrandissement d'instantanés. C'est ce qui fut l'erreur d'Antoine présentant sur la scène pour « Les Bouchers » de Fernand Icres, de véritables quartiers de viande ou y faisant jaillir un jet d'eau authentique pour « Chevalerie Rustique ». Peut-être ne fut-ce pas inutile en 1888 et cette violence naturaliste fut-elle heureuse en ce sens qu'elle amena une réaction favorable — avec les tentatives de Paul Port fondant le théâtre mixte. C'était le bon temps où la foule s'enthousiasmait et combattait véritablement dans un but artistique. Oh! ces représentations « illustrées » par Odilon Redon, K. X. Roussel, Seruzier, Maurice Denis — ou « Saint Pol Roux le magnifique exaspéré par le bruit que faisaient les adversaires du symbolisme se penchait en dehors du balcon et s'écriait « Si vous ne cessez de rire, je me laisse tomber sur vous ». (La décoration théâtrale par bon Moussinac).

Ces temps sont révolus. D'outrance en réaction on est venu à une conception plus saine de l'art du décor et, aujourd'hui, avec Maxime Dethomas, Orèsa, Charles Guérin, Dufresne, Mouveau, Laprade, René Piot et tant d'autres que je ne peux citer, on a pu réaliser l'union intime des formes d'Art qui constituent une pièce de théâtre. Parmi cette pléiade Monsieur Vivès Apy tient une place plus qu'honorable. Mais, mon Dieu que ça va être drôle d'aller voir jouer dans ses décors harmonieux *Faust* au Théâtre Municipal ! ! !

*
* *

Je veux dire tout le plaisir et, j'ose dire, la bonne surprise que j'ai éprouvée en parcourant l'album que Carlo Rim consacre à « Des Clowns, des Curés et des Soldats ». Il nous a appris au Gymnase que certains lui ont reproché de s'apparenter à Daumier. Si reproche il y a, il est honorable, mais j'avoue que je ne comprends pas. Ce qui m'a séduit surtout dans l'album de Rim c'est précisément cette personnalité qui s'affirme et qui lui fait traiter des sujets très différends par une facture qui s'apparente à chacun d'eux. Dans l'album que je feuillette encore on peut, en effet, dire parfois, « tiens Daumier » mais on peut au hasard des pages dire aussi bien Forain ou Hermann Paul. Impressions d'ailleurs parfaitement superficielles, car ce que l'on doit dire surtout c'est « Rim ». S'il est difficile de se dégager de certaines influences, si la tête de l'enfant que le prêtre pétrit ressemble un peu aux douloureuses têtes de gosse que dessine Poulbot, cette splendide planche qu'est « Le Retour II » peut-elle porter un autre nom que celui de son auteur. Et « Grandes manœuvres » de qui est ce sinon de Carlo Rim ? Et « l'Etendard ? » et « le Joueur d'orgue », et le monument aux Morts de « Aux Indépendants » avec sa légende qui nous venge un peu de toutes ces pièces montées dont nos 1.500.000 morts furent le prétexte ? J'aimerais les citer toutes pour vous donner envie de les contempler. Je ne peux résister au plaisir de vous décrire « La fine » d'une couleur étincelante bien que l'artiste n'eut employé que du noir. Je ne connais que le crayon de Rim pour tracer cette face de prêtre sensuel et gourmand dégustant l'eau-de-vie charentaise avec un air béat « Royale hein l'Abbé ?... Papale, monsieur le Marquis ». Et l'air supérieur du marquis aussi fier de sa cave que de ses aïeux (il est peut être plus sûr de son authenticité) avec son gilet de palefrenier dont les carrelages fatiguent les yeux. Il y a plus que du talent dans cet album dont on ne sait si l'on doit plus admirer le crayon sincèrement exact ou la pensée amère et mordante. *Fortunio* peut-être fier et les Cahiers du Sud très honorés d'avoir édité cette œuvre dont un peu de la gloire leur reviendra.

*
* *

Depuis quelque temps déjà je voulais vous parler d'une tentative à encourager. Le peintre *Borgomano* aidé dans sa besogne par son ami *Audibert* s'est vu confier la décoration d'un café

de la Place du Change à l'enseigne, je crois, de la Gerbe d'Or. Rompant avec le style habituellement employé pour ce genre de décoration Borgomano a littéralement inondé les murs de lumière. La tâche était ardue. La besogne avait été commencée par un quelconque décorateur qu avait semé sur des murs vert-d'eau des petites fleurs roses et fait plafonner des amours joufflus et teratologiques au milieu d'un ciel du bleu le plus outrageant. Simplement, sans rechercher autre chose qu'un effet décoratif à lignes sobres. Borgomano nous a montré quelques aspects de la vie marseillaise. Des baigneurs et des baigneuses sur la plage de sable des Catalans se dirigeant vers la mer ou reposent au soleil — le tout harmonieusement composé sans surcharge inutile et sans trou désagréable. C'est une heure sur la plage, sans ombre, sans brise et la contemplation de ce panneau doit donner soif aux consommateurs. Pour une salle de café ça n'est pas à dédaigner. Plus important est l'autre sujet qui décore trois panneaux. Le thème choisi est un bal public. Sur une place ombragée de platanes des couples tourbillonnent dans un papillottement d'air et de lumière qui contraste avec la technique volontairement plus sèche des personnages assis au premier plan. C'est peut être un peu moins décoratif que le motif des baigneurs mais c'est un très beau morceau de peinture. L'artiste s'y révèle observateur de premier ordre et peintre dans le plus joli sens du mot. Pas de préjugé d'école, la facture est diverse et adéquate au sujet qu'elle peint. Il est bon que de temps à autre l'initiative privée vienne mettre en contact avec la foule qui passe l'art véritable et sain. C'est de la bonne besogne de vulgarisation que Borgomano a tenté là. Le public d'abord un peu déconcerté par cette décoration qui le change de toutes ces ridicules rocailles en couleurs que lui font contempler avec respect les murs des riches cafés de la Cannebière, réfléchit, s'habitue et comprend peut-être que là est la vie et l'art. Si un seul client de ce café, sur cent qui passent, ouvre les yeux, regarde et comprend, Borgomano aura bien mérité de l'Art. Le seul reproche que je ferai à MM. Borgomano et Audibert c'est qu'attiré par leur œuvre j'ai dû pénétrer plusieurs fois dans ce café. Si on leur confiait ainsi les murs de plusieurs établissements de ce genre je frémis en songeant à ce que cela imposerait à mon foie inhabitué !

HERREM.

Nos Éditions

Album de Carlo Rim. — *Des Clowns, des Curés et des Soldats.*

Le légitime succès remporté par l'Album de notre collaborateur et ami Carlo Rim n'a même pas surpris ses adversaires, car d'une voix unanime la critique a reconnu les mérites du dessinateur. Si dans un domaine où *Fortunio* se dérobe elle a cru devoir parfois se réserver ou chercher querelle au satiriste, ce sont conséquences inéluctable du combat politique et ces reproches par leur ardeur accusent l'intérêt que cet album suscite.

Nous applaudissons de tout cœur à ce bel accueil du public qui, depuis longtemps avait discerné en Carlo Rim un caricaturiste de talent et de lui prouver aujourd'hui par son empressement à le feuilleter.

Nous remercions nos confrères de la presse qui ont bien voulu donner leur sentiment sur l'album de notre ami et nous reproduisons ci-dessous les passages les plus significatifs de ces analyses pour témoigner de leur intérêt et de notre profonde estime.

PETIT MARSEILLAIS. — Léon BANCAL.

Feuilleter ce recueil c'est se donner à soi-même le spectacle de ce cirque qu'est l'humanité. Carlo Rim y révèle non seulement un beau talent, ce qui est beaucoup, mais encore un tempérament vigoureux, ce qui est davantage, de dessinateur et de satirique. Sa ferveur passionnée pour Daumier transparaît et éclate à travers ces pages où avec des moyens d'une simplicité classique, par d'habiles oppositions de noir et de blanc, il a su créer tant de vie et tant de lumière.

Les clowns constitutent à coup sûr la partie la plus profondément vraie de cet album. Le grotesque y devient émouvant, parce qu'il ne cesse pas d'être humain.

SOLEIL DE MARSEILLE. — J. REMACLE.

... Comment ne pas admirer certaines planches où la satire violente n'est que la traduction d'une sensibilité douloureuse et d'une tendresse pitoyable aux maux affreux de l'humanité. On trouve alors des touches d'une profondeur rare, rendues avec une nervosité aigüe. Là, vraiment, Carlo Rim s'apparente étroitement aux meilleurs maître du genre.

THEATRA. — E. DE VIREUIL.

Les dessins de Carlo Rim sont des satires, certes, et des plus profondes, et qui débordent sans pitié bien des abcès sociaux. Mais n'y a-t-il pas de l'Humour, et de la meilleure qualité, dans tant de légendes et de traits de plume ou de crayon qui fixent définitivement le ridicule des pantins odieux que Carlo Rim prend pour cibles ?

L'ERE NOUVELLE. — Louis Brauquier.

Je sais, pour m'être assuré son amitié que Carlo Rim a choisi la voie la plus dure. Les caricaturistes abondent ; mais ceux qui cherchent, ceux qui travaillent, ceux qui ont un haut désir, doivent être signalés les premiers.

Pour travailler, il a élu son maître. Daumier veillait sur l'inspiration de son premier recueil, mais, cette fois-ci, Carlo Rim, se trouve. Dans la mémoire des hommes, il grave entre toutes une image durable, parce qu'il y a mis son cœur, son art et son travail, je veux parler des « clowns tristes ».

....

Un art volontaire, un goût de la recherche et la difficulté à vaincre, un tempérament lucide classent dès aujourd'hui Carlo Rim parmi ceux dont les dons nous sont chers et de qui nous réclamerons toujours davantage.

LE SEMAPHORE. — Marseille.

Il nous faut rendre hommage à la maîtrise de l'artiste, qui par sa façon de traiter les blancs et les noirs, obtient des effets d'une rare puissance. Par des jeux d'ombre et de lumière d'une étonnante virtuosité, Carlo Rim en arrive à donner l'illusion de la couleur. Et quelle sûreté dans le dessin ! Quelle netteté dans le trait.

Enfin le *Petit Provençal* que dirigea si vaillamment le père de notre ami Rim lui consacre sous la signature de Pierre Larzac un très bel article, affectueux et ardent qui se termine ainsi :

Tous les amis de ce journal accueilleront avec joie ce recueil de dessins satiriques, œuvre de sincérité profonde, vibrante et courageuse, où Carlo Rim a prodigué son talent avec toute la générosité d'une ardente jeunesse.

Non pas seulement nos amis et nos lecteurs, mais tous ceux chez qui la vie contemporaine, si diverse et si émouvante, éveille un souci d'études et d'observation, tous ceux que l'art, en ses multiples manifestations ne laisse pas indifférents, éprouveront la même joie.

Nous arrêtons ici les citations faute de place. On nous signale encore des critiques très étendues dans *Paris Soir* et *Nouvelles Littéraires*. Que nos confrères nous excusent...

Échos

Conférence de Carlo Rim sur Honoré Daumier

Quand on voit Gus-Bofa s'acquitter avec autant de maîtrise de la critique littéraire au *Crapouillot* on peut s'attendre de la part de ces satanés caricaturistes aux plus curieux exploits. La conférence de Carlo Rim au Gymnase le samedi 13 septembre, prouve une virtuosité qui se déplace sans effort. Ce fut tout à fait bien et les quelques notes discordantes dans la critique accentuèrent précisément la surprise de certains. Car il est entendu qu'un dessinateur surtout s'il est jeune ne peut se permettre de juger un grand précurseur : il faut laisser cela à des gens sérieux qui poussèrent le scrupule à ne jamais s'initier au dessin — et qui nomment leur parfait éloignement de la question, de l'indépendance. Eh bien, Carlo Rim qui connaît son homme pour avoir chéri Daumier depuis les débuts de son art et qui dans *Fortunio* donna ample mesure de sa compréhensive admirative à l'égard du maître en un numéro spécial qu'il composa a montré devant une salle attentive et dense, qu'on peut-être ouvrier soi-même, et juger parfaitement l'œuvre d'autrui.

Comme une conférence ne se raconte pas, nous indiquerons à peine le parti que tira notre ami de si riche matière. Il sut voir la grandeur du talent et la noblesse de l'homme et l'ayant vue nous faire pénétrer dans sa pensée à l'aide de trouvailles, d'expressions et détails anecdotiques les plus heureux. Sous ce rapport la forme de cette étude si vivante fut aussi fouillée que le fond et nous ne sommes pas peu satisfaits de reconnaître en Carlo Rim, parmi tant de dessinateurs incultes un artiste que la culture n'éloigne pas et qui comprend la force d'une pensée affinée par elle.

L'attrait de cette conférence était sagement accru par des projections ; comment parler de dessins et de tableaux devant un public qui ne les voit pas ou les ignore... Tour à tour ont passé sous nos yeux les planches célèbres qui s'appelent *Rue Transnonain*, l'*Amour d'Estampes*, le tableau du Louvre *Pierrot et Crispin* à mesure que le « speaker » traduisait sobrement leur puissance expressive et le secret de leur art.

Puis, en phrases pathétiques ayant conté la fin du pauvre

grand homme, notre ami a demandé que Marseille se ressouvînt de lui avoir donné le jour. Reprenant la parole du maire de Valmondois le petit village qui conserve sa dépouille, Carlo Rim a dit avec force que la statue d'Honoré Daumier devait s'élever ici même. Ce projet que son père Marius Richard avait à cœur, nous comprenons qu'il tienne à le réaliser et avec lui tout ce que Marseille compte d'admirateurs et de pieux émules du maître. *Fortunio* qui par l'initiative de Carlo Rim s'associa voilà deux ans à cette commémoration, veut être au premier rang parmi les nombreuses amitiés qui seconderont le conférencier dans sa généreuse entreprise.

UN BEAU FILM : LES TROIS MASQUES, INSPIRÉ DU DRAME DE CHARLES MÉRÉ.

C'est une production déjà ancienne, mais de celles qui émeuvent aussi profondément qu'au premier jour. Ce film passait, l'autre semaine à l'*Artistic*, sans publicité, sans bruit, et cependant, il laisse bien loin derrière lui toutes les insipidités des programmes actuels, y compris le *Néron* déplorable de Grétillat. C'est, on ne l'ignore pas, une histoire de *vendetta* mais elle est reproduite avec beaucoup de sobriété, une grande précision de scénario, et elle a pour décor une nature admirable. Tout cela n'en ferait pas un film exceptionnel si n'intervenait la plus étonnante trouvaille qu'ait jamais faite un tragique depuis Shakespeare. L'idée d'accomplir une vengeance en plein carnaval, en s'aidant de l'anonymat et du vestige de la fête masquée, de tuer en travesti, de promener un cadavre comme on ferait d'un homme ivre, de conduire le pierrot assassiné chez son propre père, de trinquer devant lui et de laisser père et fils dans un tête à tête nocturne jusqu'à l'aube, est bien la plus macabre que soit sortie d'un cerveau humain depuis les Grecs et le grand Will. M. Méré qui nous a donné ce drame étonnant et bien d'autres encore est un dramaturge de tout premier ordre.

*

* *

Et qu'il nous soit permis, à cette occasion de déplorer la pénurie pour ne pas dire la misère du cinéma à Marseille et sans doute ailleurs. Sachant ce qu'on peut attendre des grandes firmes en renom, *Fortunio* se tourne vers une jeune maison d'édi-

tions qui a fait ses preuves, Guy-Maïa, et lui demande à défaut d'œuvres puissantes nouvelles, de remettre en circulation des films qui passionnèrent les fervents du septième art et malheureusement n'ont pas été goûtés par le public en ce temps-là. Il faut espérer que l'accueil fait par exemple à *Caligari* ou aux *Trois Lumières* en marquant l'évolution du spectateur, consacrera ces chefs-d'œuvre. L'heure est peut-être venue de les repasser à l'écran ; le défi du film américain au goût français devient intolérable et la banalité des programmes qu'on sert au public depuis des années, à peine rompue par des œuvres comme les *Trois Masques* provoquera la réaction désirée en faveur de ces conceptions neuves et fortes.

Le cinéma est gravement compromis par des inepties, pas même drôles, venues pour la plupart des Studios de *Los Angeles*. Il est temps de le rendre à l'expression profonde émouvante d'un art plen de pensée si on ne veut pas le voir dégringoler au rang de lanterne magique ou de guignol.

Galerie d'Art Moderne

Nous avons annoncé la création au 63, rue de la Palud, d'une Galerie d'Art Moderne que dirige M. Marcel, et destinée à favoriser le développement de la peinture et des arts décoratifs à tendances modernes dans notre ville, décidément trop vouée aux médiocrités officielles.

Le 13 août dernier afin de jeter plus d'éclat sur l'exposition des œuvres que notre confrère Herrem a étudiées, Pierre Humbourg, rédacteur au *Petit Provençal*, prit la parole devant un auditoire choisi pour lui confier les malheurs de Paul Verlaine. Le bon poète à tête de faune que Verdillan sculpta à la ressemblance du portrait fameux d'Eugène Carrière, souriait dans le dos de notre confrère et lui dictait sans doute les phrases compréhensives,, les jugements équitables qu'il prononçait sur son œuvre et sur sa vie. Mais en matière critique il faut se défier du goût de Verlaine, de ses arrêts partiaux, de ses erreurs d'appréciation et pour l'avoir écouté le conférencier le suivit dans quelques regrettables sentences sur le Parnasse et sur Watteau. Le symbolisme s'est trompé sur ben des choses, il n'a exploré qu'un domaine, à la vérité merveilleux, mais où le sens des valeurs littéraires était nécessairement faussé. D'ailleurs je ne suis pas très sûr que le poète des *Fêtes Galantes ait* professé à l'égard de Watteau, son bon génie, l'opinion du conférencier.

Cette causerie dont les principaux passages furent applaudis comme ils le méritaient fut suivie d'un concert non moins agréable. Sachons gré à M. Moncel de son initiative et louons-le pour le goût éclectique dont son hospitalité fit montre.

*
* *

Un groupe d'amateurs de beaux livres, au nombre desquels se trouvent le docteur Reynès, professeur à l'Ecole de Médecine, les docteurs Berre et Novella, M Brun, chef du Contentieux à la mairie de Marseille, et diverses personnalités du monde des Bibliophiles a pris l'initiative de fonder à Marseille une « Société des Amis du Livre ».

Le but de cette société est :

De favoriser la connaissance réciproque de ceux qui s'ignorent souvent, mais sont unis par une même affinité et le goût des beaux Livres ; de créer un centre où chacun trouverait tous les éléments d'information concernant la parution des belles éditions ; enfin d'éditer certaines œuvres locales ou nationales à tirage limité, sur beau papier avec une impression impeccable, rehaussée d'illustrations d'artistes en renom (bois, eaux fortes ou lithographies originales).

M. Berger venu de Paris fonder une intéressante « Librairie des Bibliophiles », 16, rue de la Grande-Armée; ancien collaborateur de M. Coq, libraire-éditeur, 36, rue Bonaparte, à Paris, sera le conseiller technique et documenté de ces efforts.

*
* *

Le Lycée Musical, par suite de l'extension qu'il a pris, vient d'ouvrir une annexe, au boulevard Salvator, 10. Les cours de solfège, harmonie, chant, piano, instruments à cordes et à vents et diction, seront faits de la même façon qu'au siège, 19, cours Devilliers, et seront assurés aux deux établissements par les mêmes Professeurs. Les élèves auront la faculté de choisir l'établissement qui pourra le mieux être à leur convenance. Pour la réception et les renseignements, s'adresser à l'Annexe seulement, boulevard Salvator, 10.

Imp. MISTRAL. — CAVAILLON